

LE
CATÉCHISME
DE LA PAIX

SUIVI DE
QUATRAINS SUR LA BIBLE

ET DE
LA BIBLE DE LA LIBERTÉ
(EXTRAITS)

PAR
Eliphas LÉVI

PARIS
CHAMUEL, ÉDITEUR
5, rue de Savoie, 5

—
1896

BT 1033

, x. L48

1896a

CHAPITRE PREMIER

DE LA PAIX RELIGIEUSE

Il est certain, il est incontestable, il est évident qu'une intelligence supérieure à celle de l'homme se manifeste dans les œuvres de la nature.

Il est également évident, incontestable et certain que jamais cette intelligence ne s'est manifestée d'une manière supérieure aux procédés de l'homme, autrement que par le spectacle de la nature et l'exaltation de la pensée remontant éternellement vers sa source par approximation progressive.

La révélation universelle a toujours été l'exaltation de l'intelligence et de l'amour chez l'homme en présence des merveilles du connu et des profondeurs de l'inconnu.

Les révélations particulières ou dogmes exclusifs viennent des hommes inspirés, c'est-à-dire débordés dans leurs appréciations raisonnables par le génie ou par l'hallucination, c'est-à-dire un état d'ivresse, soit lucide, soit délirante.

Elles ne peuvent donc être que des rêves ; les uns sublimes, les autres absurdes.

Le Christ, non celui des fanatiques, mais celui des philanthropes, est le plus beau de tous les rêves lucides s'il n'est pas le plus clairvoyant des rêveurs.

Le diable, c'est-à-dire la puissance réelle et personnelle du mal, est le plus absurde des rêves du délire.

La charité évangélique est un beau rêve, réalisé par quelques hommes d'élite et par conséquent une vérité incontestable.

Le despotisme de l'ignorance cléricale est un cauchemar qui pèse encore sur quelques poitrines, mais qui doit certainement et infail-

liblement être secoué par le réveil de la raison.

Dans l'ordre dogmatique tout ce qui porte l'empreinte de l'insuffisance ou de l'injustice humaine est un rêve sans lucidité.

Il est donc faux que Dieu, abusant de sa Toute-Puissance, réprouve les uns et sauve les autres suivant son bon plaisir ; il est faux que l'homme, créature infiniment petite devant lui, ait pu l'offenser en le traitant d'égal à égal et le forcer à expier lui-même le délit infiniment petit de son imperceptible créature ; le rêve de l'enfer mérité est le plus épouvantable des cauchemars de l'orgueil, le rêve de la rédemption de l'homme par la mort de Dieu même, ressemble à celui d'un insecte parasite qui, s'il était raisonneur, prétendrait que l'homme doit mourir pour expier l'appétit de la puce qui l'a inquiété pendant la nuit, et encore ici notre comparaison est ambitieuse. Quel est donc l'insecte humain qui pourrait raisonnablement se flatter d'avoir inquiété Dieu !

Le christianisme des théologiens est donc une monstruosité de sottise et d'orgueil, mais celui des âmes poétiques et des cœurs tendres est une douce réalité, et les dogmes absurdes ne sont autre chose pour eux que les métaphores d'une poésie systématiquement paradoxale.

Dieu est en nous ; il vit pour nous et meurt pour nous quand nous vivons et quand nous mourons les uns pour les autres, nous devons, comme le Christ, donner à l'humanité notre chair à manger et notre sang à boire ; le bon rachète le mauvais en vertu de la solidarité universelle. Ici les mystères absurdes de la théologie deviennent des aspirations sublimes de l'humanité, mais pour en arriver là il faut briser les lisières de l'Eglise, sans renverser l'Eglise, sortir des langes du catéchisme et renverser les idoles de Rome sans épargner celles de Genève, tout en honorant l'autorité de Rome et la liberté de Genève.

Cela doit se faire sans scandale et sans manifestations hostiles; le catholique qui com-

prend son dogme en esprit et en vérité, peut et doit encore aller à la messe ; le protestant tout en assistant au prêche peut regretter l'exclusivisme étroit de Luther et la sécheresse de Calvin. Mais tous les hommes éclairés, qui sentent le besoin religieux, doivent s'unir, comme les franc-maçons, dans les croyances universelles et dans la charité commune,—ne maudire que la malédiction, n'excommunier que l'excommunication, n'anathématiser que l'anathème ; l'unité de religion sera amenée doucement et insensiblement dans le monde par l'indulgence mutuelle et la protection réciproque de tous les cultes.

L'ennemi réel de la religion c'est l'homme ayant un intérêt temporel quelconque qui le porte à s'opposer à l'indulgence de tous pour tous et à la fraternité universelle de tous les adorateurs de Dieu et de tous les amis de la vérité et de la justice.

La cause de tout mal dans le monde, soit religieux, soit politique, c'est la résistance de

l'égoïsme animal contre la générosité humaine, de l'intérêt contre le devoir, de l'usurpation et de l'exploitation contre le droit.

Ce qui a empêché jusqu'à présent la revendication du droit d'être légitime, c'est qu'on a séparé le droit du devoir ; le droit sans devoir c'est le vol et l'anarchie ; le droit sanctionné par le devoir, c'est la propriété légitime et l'autorité raisonnable.

Toutes les rêveries théologiques sont comme des toiles d'araignées enchevêtrées les unes dans les autres : brisez un fil, tout semble se rompre ; mais, parce qu'on balaie des toiles d'araignées dans l'angle d'un appartement, on ne fait tomber pour cela ni la muraille ni le plafond ; il faut garder la poésie des dogmes et en rejeter les commentaires ridicules.

Le symbolisme universel est tout d'une pièce ; il ne faut pas choisir ceci et laisser cela, comme ont fait les protestants ; il ne faut pas découdre la tapisserie pour prendre la soie et

laisser la laine ; il faut conserver la tapisserie comme objet d'art, il faut penser qu'elle cache avantageusement la nudité des murailles ; mais il ne faut pas croire que la tapisserie soit la maison quand elle n'en est que l'ornement et la garniture indispensable pour ceux qui craignent l'humidité et le froid des murailles toutes nues. Voilà ce qui nous fait préférer le luxe catholique à la pauvreté protestante.

Il y a un enfer, puisqu'il y a une infériorité ; il y a un ciel, puisqu'il y a une supériorité. Il y a une autorité légitime, puisqu'il y a une hiérarchie naturelle ; il doit y avoir un chef à toute société, soit spirituelle, soit temporelle, puisque l'homme ne saurait vivre sans tête.

Ce chef doit être réputé infaillible, puisque la main ne saurait raisonner contre la tête sans entraver le mouvement et sans paralyser la vie ; tout cela est évident, mais tout cela demande encore des siècles pour être bien expliqué et bien compris.

La poésie est la musique des rêves et les

dogmes sont les affirmations énigmatiques de la plus haute poésie, c'est la vocalisation souvent risquée des harmonies vagues, ce sont les définitions conventionnelles de l'infini.

Jésus a résumé tout l'ancien dogme en un seul mot : Charité, et ce mot ne voudrait rien dire s'il ne signifiait solidarité.

En vertu de la solidarité, l'innocent paie pour le coupable ; voilà la rédemption, et ce n'est que justice car nous sommes tous créanciers de l'humanité qui doit répondre pour les faillis.

En vertu de la solidarité, Jésus a dû écrire avec son sang la quittance de Judas Iscariote, et saint Vincent de Paul avait payé d'avance pour Tropolmann.

Ceux dont le christianisme ne va pas jusque-là, ne comprennent rien au christianisme.

Payer les dettes de la solidarité c'est opérer le placement éternel des richesses de la vie ;

on ne possède réellement que ce qu'on donne; le bonheur infini de Dieu et des élus c'est de donner infiniment, indéfiniment et toujours.

Il s'ensuit que donner c'est toujours prêter à usure.

Le misanthrope Jean-Jacques Rousseau qui se croyait outragé lorsqu'on voulait lui donner quelque chose et qui devenait l'ennemi de ses bienfaiteurs, ne donnait sans doute jamais rien à personne ; s'il eût connu le bonheur de donner, il ne l'eût pas envié aux autres.

Dieu, c'est l'incompréhensible, et la théologie est l'explication délirante de ce qui est inexplicable.

Ce qui rétrécit l'esprit et ce qui glace le cœur des prêtres, c'est l'étude sérieuse qu'ils font de cette triste théologie ; il faut sans doute la connaître, car c'est le monument le plus complet qui soit au monde des aberrations humaines, il faut l'étudier comme un médecin aliéniste étudie la matière médicale de sa spécialité, mais vouloir que cette Babel soit ja-

mais l'habitable de la raison humaine, c'est être plus fou que Nemrod.

Pour régénérer la religion il faudrait laisser dormir la théologie et réveiller la charité, cacher le prêtre et montrer Dieu par la sagesse et les bonnes œuvres, ne plus soulever de questions irritantes et laisser agir les vertus aimables, substituer l'indulgence à l'aigreur et la patience aux emportements, observer la nature, étudier les sciences et écarter du sacerdoce les fanatiques et les imbéciles.

CHAPITRE II

LA PAIX SOCIALE

Pour les multitudes ignorantes et corrompues, la liberté c'est le droit au vice et à la paresse ; l'égalité, c'est l'anarchie et la fraternité, c'est le partage.

Pour les honnêtes gens, la liberté c'est le droit à la vertu et au bien-être par le travail ; l'égalité, c'est le devoir imposé à tous, et la fraternité, c'est l'assistance mutuelle.

La guerre, c'est la conquête du droit par l'accomplissement du devoir et c'est le devoir garantissant à tous l'exercice du droit.

La base matérielle du droit, c'est la propriété.

Le droit à la propriété, c'est la garantie morale contre le vol.

La négation de la propriété, c'est le vol érigé en principe, c'est la lutte éternelle entre les voleurs, ayant pour conséquence fatale le dépouillement et la servitude des faibles.

La propriété, c'est le droit illimité d'user des biens légitimement acquis, mais ce n'est pas le droit d'en abuser.

Tout abus est un désordre et le droit au désordre n'existe ni dans la morale ni dans la nature.

La vie sociale, c'est la circulation de la propriété par l'échange ; la première de toutes les valeurs, c'est le travail qui appartient à tous ; la fortune, c'est le travail accumulé.

C'est pour cela que l'argent doit être productif, comme le travail qu'il représente.

Personne n'a le droit d'accepter un don gratuitement, parce que le don gratuit est un gaspillage, et, par conséquent un abus de la propriété.

Tout don est un prêt à la gratitude, et la gratitude que nous impose la gratuité est un intérêt indéfiniment usuraire.

On doit tout à ceux qui nous donnent quelque chose sans exiger rien ; or, tout pour quelque chose, c'est trop cher.

L'ingratitude n'est pas l'indépendance du cœur, c'est l'indépendance des hommes sans cœur, et ces hommes-là tombent sous la flétrissure de la loi morale, comme les voleurs sous celle de la pénalité légale.

Donner sans condition, c'est acheter un esclave ou faire un ingrat.

La loi sociale, c'est le libre-échange ; or, l'échange n'est plus libre quand on reçoit sans un engagement réciproque qui garantisse les limites de la restitution ou de l'échange exigible.

Pour avoir le droit de recevoir quelque chose il faut être disposé à rendre tout.

En amitié, on échange le tout pour le tout ; mais en intérêt, quelque chose vaut quelque

chose d'équivalent, et ne vaut rigoureusement que cela.

Ce qu'on me donne par amour de l'humanité, je le dois à l'humanité; ce qu'un riche me donne, parce que je suis pauvre, je le dois aux pauvres; ce qu'on me donne pour encourager mon travail, je le dois au travail; mais je serais un voleur si je recevais quelque chose pour rien.

Si tous les riches consentaient au partage des biens, les travailleurs honnêtes n'en voudraient pas.

Mais les riches honnêtes, quelque dévoués et philanthropes qu'on les suppose, ne consentiront jamais à l'organisation du vol.

Le partage des biens serait à recommencer tous les dix ans, et aboutirait fatalement à la destruction de la richesse et à la misère de tous.

Ce n'est pas la corruption de l'Empire qui a compromis la moralité de la France en abaissant les caractères par la défaillance de

la probité, ce sont les rêves de liquidation sociale.

On a prêché la liberté des instincts, la souveraineté des passions, on a dissous le mariage en niant la sainteté et l'autorité de la famille, on a affiché l'indépendance du vice et créé ainsi la nécessité du lucre pour entretenir le luxe : Qu'en est-il résulté ? La dissolution dans l'intérieur, la défaite devant l'ennemi, la capitulation ne s'épargnant pas même le ridicule de la bravade, et, en tout et pour tout, l'abaissement et la honte.

Sommes-nous au fond de l'abîme ? Non ; il nous reste encore à nous entre-déchirer pour nous voler les uns les autres ; mais ce fond de l'abîme, l'espèce humaine n'y tomberait pas sans périr, et il ne faut pas qu'elle périsse.

L'homme est encore incomplet, il n'est ni absolument bon ni absolument méchant, l'extrême bien et le mal extrême le découragent également en lui faisant peur. Les grands

saints et les grands révolutionnaires (j'allais écrire les grands scélérats sur la parole de Danton), sont des excentriques qui sortent à droite et à gauche des lignes de la prudence humaine.

Fénelon, plus saint Dominique, égalent Jean-Jacques Rousseau, plus Marat.

Fénelon et Jean-Jacques Rousseau qui n'ont jamais tué personne, se sont l'un rétracté, l'autre confessé ; saint Dominique et Marat, qui ont affirmé leur démente par le meurtre, ne s'en sont jamais repentis.

C'est que les fous sont irresponsables, mais Danton, que nous citons tout à l'heure, Danton qui disait qu'en révolution le pouvoir appartient fatalement au plus scélérat, Danton n'était pas fou, et lorsqu'il fut condamné par le tribunal révolutionnaire, il s'écria : « C'est moi qui ai institué cet infâme tribunal, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes ! »

C'était le cri d'angoisse de la révolution se condamnant elle-même dans ses violences, car toute action violente produit fatalement

une réaction qui lui est égale; le sang demande du sang.

Ce glaive des colères humaines est à deux tranchants et il frappe tour à tour à droite et à gauche avec l'implacable régularité d'un pendule.

Quand la société comprendra bien que le capitaliste a besoin du travailleur, comme le travailleur a besoin du capitaliste, que l'exploitation injuste provoque les revendications brutales et que les révolutions meurent toujours dans l'enfantement de quelque monstrueuse tyrannie, la paix sociale sera établie dans le monde.

Deux forces égales se détruisent mutuellement lorsqu'elles sont opposées l'une à l'autre, mais deux forces associées en produisent une troisième qui est la résultante des deux autres.

Le socialisme remplaçant l'individualisme, la foi en la charité agrandie et confirmée par la science de la solidarité, l'éducation primaire gratuite et obligatoire, puis l'ins-

truction spéciale et professionnelle largement répandue et efficacement encouragée ; voilà ce qui doit prévenir et rendre à la fin impossible le retour périodique des révolutions.

Il faut enseigner la morale raisonnable, naturelle, universelle et indépendante de toute fiction religieuse exclusive et particulière de l'esprit et non un plastron de la bêtise ; les spéculations de l'ordre surnaturel ne doivent être permises qu'à ceux qui connaissent parfaitement les vérités de la nature.

Il faut savoir les mathématiques transcendentales pour comprendre le catéchisme ou plutôt pour bien apprécier les raisons qui font qu'on ne le comprend pas.

Avant d'étudier avec fruit le grand système religieux des Pères de l'Eglise, il faut être en état de répondre à la question, en apparence saugrenue, du plus profond de nos philosophes, du plus charmant de nos poètes et du plus délicieux de nos conteurs : je parle du bon La Fontaine : c'est à savoir si saint Augustin avait plus d'esprit que Rabelais.

Hélas ! le cilice de La Fontaine mourant a été peut-être la moralité de ses contes.

Il acheva le rire de Rabelais par les larmes de saint Augustin, sans que l'esprit de son rire pût être atténué par la prétendue bêtise que sa garde-malade crut apercevoir dans ses larmes.

Rire d'avoir pleuré, c'est souvent un progrès de la raison ; mais pleurer d'avoir ri, c'est l'attendrissement bien respectable d'un cœur honnête, à moins que ce ne soit le vertige plus ou moins excusable d'une tête malade ou d'un homme ivre.

Les révolutions sont comme le tonnerre, elles se forment en haut et viennent éclater en bas, les multitudes sont toujours menées par des chefs qui, comme Sysiphe, retombent toujours écrasés sous les masses qu'ils ont soulevées.

Les premiers instigateurs de la démagogie ont été des princes pervers et des nobles corrompus.

Luther, Calvin, l'abbé Dubois et le cardi-

nal de Rohan ont donné l'exemple à Gobel et ont encouragé Chaumette. Le duc d'Orléans et Mirabeau ont creusé la trappe où s'est englouti le trône vermoulu de Louis XVI.

Les protestations efficaces viennent des sommités intellectuelles et les réformes durables ne s'accomplissent jamais sans le concours de l'autorité légitime. Les clameurs de la multitude et ses mouvements révolutionnaires obéissent toujours à ceux qui les excitent ou qui les paient. La démocratie, c'est l'envie a dit Proudhon le démocrate; ajoutons que le nom même de démocratie est un paradoxe; il signifie le gouvernement imposé sans abdication et sans délégation à celui qui doit nécessairement être gouverné, parce qu'il est incapable de se gouverner lui-même. C'est comme si on disait que la charrue doit traîner les bœufs, que les écoliers doivent faire la leçon aux maîtres et que les petits enfants doivent donner le fouet à leurs pères. Il est certain que les hommes doivent gouverner les enfants, mais ils ne doivent rien faire

pour arrêter leur croissance ou pour retarder leur émancipation. Les multitudes ignorantes sont les enfants, et les hommes en sont les sages ; nul homme n'a le droit d'imposer aux autres l'autocratie de son caprice, mais le représentant de la loi doit faire respecter la loi en s'y soumettant le premier.

La loi est l'expression du vrai et du juste ; elle est donc la formule de la volonté de Dieu et c'est elle seule qui est souveraine. La souveraineté absolue et exclusive de la loi est la véritable théocratie, ennemie du privilège des aristocrates et de la licence démocratique.

Quand les lois d'un Etat perdent leur force, l'Etat tombe en langueur et il est en danger de mort, on appelle alors les médecins et il se fait des consultations où les docteurs sont mêlés aux empiriques et aux charlatans, c'est ce qu'on appelle le régime parlementaire ou la république, mais ces conflits tumultueux de paroles finissent nécessairement par l'anarchie ou par la constitution d'une

loi nouvelle. Alors les discussions sont inutiles, et l'unité dans la théocratie nécessite la monarchie comme expression simple et naturelle du vrai pouvoir exécutif.

Un Dieu, un culte, une société, un peuple, une loi, un roi, telle est la formule de l'ordre dans le monde et de la paix universelle.

C'est ce que l'auteur de ces pages a déjà écrit dans une brochure hardie, publiée il y a trente ans, et intitulée : LA BIBLE DE LA LIBERTÉ.

CHAPITRE III

LA PAIX AVEC SOI-MEME

Pour être en paix avec les autres, il faut d'abord que nous soyons en paix avec nous-mêmes.

Or, nous portons tous, en nous, un arbitre souverain de la paix ou de la guerre : c'est notre conscience.

La conscience satisfaite nous donne la paix quand elle est réglée par la raison, et la conscience toujours mécontente et incertaine nous condamne à la guerre quand elle est dérégulée par la folie. Toute passion aveugle est une folie, et toute croyance déraisonnable produit une passion aveugle.

C'est pourquoi la conscience n'est un guide infaillible que pour les hommes dominés uniquement par la raison et par la justice.

Les Juifs, en crucifiant Jésus-Christ, obéissaient à leur conscience de Juifs fanatiques, et les indignes pères qui, au Concile de Constance, brûlaient le vertueux Jean Huss, le faisaient suivant leurs convictions de catholiques furieux.

S'il est vrai, comme on le raconte, que le bon saint Vincent de Paul, consulté par les exorcistes de Loudun, ait adhéré à la condamnation d'Urbain Grandier, saint Vincent de Paul, en se rendant solidaire de Richelieu et de Laubardemont, a suivi les inspirations d'une conscience faussée.

C'est pour cela peut-être qu'il fut tourmenté toute sa vie, comme les biographes le prétendent, par des doutes contre la foi.

Nous lisons dans les lettres intimes de Fénelon que l'état habituel de son âme était une paix sèche et amère, parce qu'il avait désavoué les *Maximes des Saints* et acquiescé,

du moins par son silence, aux persécutions que subissait sa généreuse amie la douce rêveuse des *Torrents*.

La véritable damnation, c'est l'aliénation de la conscience livrée à l'erreur, c'est le pacte de la raison avec la folie.

Tout homme qui croit et veut croire à un Dieu injuste et féroce, peut, à un moment donné, devenir un fou furieux.

Quelle est la bonne et sainte sœur de charité qui n'apporterait pas encore du bois si la chose était maintenant possible, pour brûler un nouveau Jean Huss, et croyez-vous qu'on aurait raison d'appeler encore cette sauvagerie homicide une sainte simplicité ?

Tout être humain que sa conscience peut amener à être tranquillement et froidement un scélérat est déjà un scélérat dans l'âme, et il n'y a point de paix pour lui.

Demandez à Louis Veuillot, ce dévot qui sue le fiel et qui expectore la rage, s'il peut franchement et sincèrement affirmer qu'il possède la paix intérieure ? S'il ose le dire, il mentira comme il en a l'habitude, mais son

mensonge se trahira par les hoquets de l'injure et les convulsions de la haine.

Jean Huss et Jérôme de Prague mouraient en paix sur leur bûcher, pendant que Sigismond, l'indigne empereur, rougissait et que les théologiens bourreaux applaudissaient avec le désespoir au cœur.

Et du bûcher de Jean Huss jaillissait une étincelle qui allait allumer l'incendie, soufflé plus tard par Jean Zisca, et la conscience sereine de son dernier soupir préparait des triomphes inouis à la révolte de Luther.

Et voici, qu'aujourd'hui encore, l'empire luthérien d'Allemagne vient, avec la mission de fléau de Dieu, châtier la France sceptique et cléricale qui a vendu ses armes aux successeurs trop légitimes des bourreaux de Jérôme de Prague et de Jean Huss!

L'homme qui soumet sa conscience à un prêtre, abdique la souveraineté de son libre arbitre et devient l'esclave d'un usurpateur du droit divin; il croit trouver la paix dans l'inertie et ne trouve qu'angoisses, terreurs et

scrupules. Ces dévots ont peur de Dieu, et ils ont raison, car leur Dieu, en réalité, c'est le diable.

La vraie religion de l'homme libre, c'est l'amour absolu du devoir imposé par la justice et reconnu par la raison, son guide incorruptible est une conscience pure de toute crainte et de tout désir; il doit vouloir le bien simplement parce que c'est le bien, et éviter le mal parce que c'est le mal, tout autre motif corromprait l'intégrité de la conscience et empêcherait l'âme d'arriver jamais à la paix.

Trois passions redoutables troublent habituellement la paix des hommes, ce sont : la peur, le désir et le regret.

La peur produit la lâcheté, le désir la cupidité, et le regret le désespoir.

Elles se tiennent étroitement; l'homme cupide est lâche, et le lâche se livre fatalement au désespoir.

De ces passions, les plus funestes de toutes, les prêtres ont essayé de faire des vertus et ont établi sur elles leur empire.

Ils règnent par la peur de l'enfer, le désir d'un salut exceptionnel et privilégié et le regret exagéré des fautes commises. Ils ont inventé un Dieu qui fait peur, un ciel qu'on désire sans le comprendre, et un repentir insensé des fautes qu'on n'a point commises.

Et pourtant, comme l'a si bien dit Cebès, disciple de Platon, l'homme n'a qu'un bien à désirer, c'est la sagesse, et il n'a qu'un mal à craindre, c'est la folie.

Or, la sagesse veut que le désir ne dépasse jamais les limites du besoin, elle condamne la peur comme une lâcheté, et considère le regret comme une vanité stupide ou comme la persistance obstinée dans une erreur qui nous échappe fatalement.

Eh quoi ! je ne me dépiterais pas de n'avoir pas agi comme un homme quand j'étais encore un enfant ! je pleurerais de voir mourir ce qui est mortel, de perdre ce que j'ai risqué, de souffrir quand je me suis fait mal ! allons donc, cela n'est pas sérieux.

Lorsqu'on a mal fait, il faut mieux faire; lorsqu'on a perdu un bien, il faut travailler pour en acquérir un autre; lorsqu'on a provoqué une souffrance, il faut l'endurer sans se plaindre, mais il ne faut jamais rien regretter: ce qui est fait est fait, et ce qu'on a perdu, on a eu le bonheur de le posséder.

Un plaisir défendu s'achète toujours au prix d'une peine plus ou moins longue et terrible; quand l'objet est consommé, il ne faut pas se plaindre d'avoir été volé; on a fait ce qu'on a voulu, il reste à payer ce qu'on doit, et celui qui le fait en pleurant agit comme un pleutre. Les grands criminels meurent ordinairement comme des bêtes féroces ou comme des lâches; un seul a porté sa tête sur l'échafaud bravement et volontiers, comme on acquitte une dette de jeu; cet homme a effrayé la société par sa logique, quand on devait trouver tout simplement qu'il avait raison; après avoir vécu comme un monstre, il mourait du moins comme un homme, et il a mérité par cette mort qu'on se souvînt du nom de Lacenaire.

Ceci ne ressemble pas tout à fait à ce que nos théologiens nomment la contrition et l'attrition ; contrition veut dire écrasement complet, et attrition, écrasement commencé.

Dieu, dit le Psaume, ne dédaigne pas un cœur complètement écrasé et aplati. Laissons l'aplatissement du cœur aux débitants de platitudes ; ne dirait-on pas que ces gens-là prennent les âmes pour des araignées !

Pour être en paix avec soi-même il faut chercher le vrai, vouloir le bien et faire ce qui est juste sans rien désirer, puisque si nous sommes dans ces dispositions, ce qui est le meilleur pour nous nous arrivera certainement et sans rien craindre, parce que le bien doit infailliblement triompher du mal. Le sage indien Çakia-Mouni veut qu'on ne désire même pas le prompt accomplissement de la justice ; et en cela il est d'accord avec saint Vincent de Paul qui disait habituellement à ses disciples trop pressés de faire le bien : « Il ne faut pas enjamber sur la Providence ».

Un grand apaisement de l'âme dans le parfait acquiescement à l'ordre éternel : voilà la paix intérieure des vrais sages.

Pour ce qui est des jeunes gens qui s'abandonnent de gaieté de cœur au délire des passions, nous n'avons rien à leur dire, il est inutile de prêcher la paix à ceux qui aiment la guerre, les passions sont les orages de l'âme et les rêves de l'ambition ou de l'amour sont comme les alcyons qui bâtissent leur nid sur les vagues et qui chantent dans la tempête, mais ces rêves laissent après eux de longues et amères déceptions, et le cœur alors a un besoin d'autant plus grand de trouver la paix qu'il a été plus agité.

Se réfugier alors dans la dévotion c'est demander la tranquillité à l'abîme, c'est se laisser aller au fond de la mer pour échapper aux vagues qui en sillonnent la surface, mais la fatalité veut que souvent les habitudes de l'ivresse dérangent les fonctions du cerveau et que la folie statique succède, hélas ! pour

toujours, à des délires passagers ; il arrive parfois que dans les accès de découragement et de scepticisme, on envie le bonheur de ces fous qui se croient heureux, parce qu'ils ne sentent pas leur épouvantable malheur ; autant vaudrait envier l'existence du mollusque qui vit cramponné à son rocher et que sa dure carapace rend insensible aux chocs de la mer et des vents. Le bonheur est dans la vie réelle, il n'est ni dans l'engourdissement ni dans l'inertie.

CHAPITRE IV

DE LA PAIX AVEC TOUT LE MONDE

La seule paix qui soit possible avec tout le monde c'est de ne haïr personne, de n'attaquer personne et d'être prêt à pardonner à tous.

Mais quand les méchants nous attaquent, la nature et la loi nous autorisent à nous défendre.

C'est même plus qu'un droit; c'est un devoir, car ne pas résister au mal, c'est encourager le mal.

Les sages kabbalistes disent que Caïn et Abel ont été deux mauvais frères, car l'un a commis un crime, et l'autre l'a laissé commettre.

Le Christ a dit : « Si l'on vous frappe sur une joue, tendez l'autre. »

Cela est sublime si, par cette magnanimité, vous pensez faire rentrer l'agresseur en lui-même.

Mais s'il prend votre grandeur d'âme pour une lâcheté, s'il vous attaque parce qu'il est plus fort que vous, si votre douceur l'encourage dans sa grossièreté, à celui qui vous frappe avec la main, répondez avec un bâton, et à celui qui vous crache au visage, répondez avec une pierre.

On ne frappe impunément que les bêtes, et il est même des chiens de vaillante race qu'il est dangereux de frapper.

Les mères peuvent fouetter leurs enfants tant qu'ils n'ont pas l'âge de raison, mais un père ne doit jamais frapper son fils, et si le fils frappe son père, le père a le choix entre lui tendre l'autre joue ou le déférer aux tribunaux.

Le soldat qu'on frappe avec le plat du

sabre peut se défendre avec la pointe, l'enfant frappé par un maître d'école doit sortir de l'école et aller se plaindre à son père, et si, dans la pensée que son père ne lui fera pas rendre justice, l'enfant lançait à la tête du maître d'école son pupitre ou sa chaise, quoiqu'il ait pu en arriver, l'enfant serait certainement excusable ayant agi en cas de légitime défense.

La résistance des petits, ayant toujours la chance d'être condamnée et écrasée par la coalition des grands, est un acte héroïque, et ceux qui meurent plutôt que de céder, deviennent les martyrs du devoir et de la justice.

Les premiers chrétiens qui pouvaient se révolter et qui se laissaient tuer sans résistance subissaient l'empire des lois, alors en vigueur, contre lesquelles ils ne pouvaient encore légitimement protester que d'une manière morale et passive, autrement ils eussent justifié leurs persécuteurs en manquant à leur devoir et en outrepassant leur droit.

Les Hussites et les Thaborites étaient légitimement soulevés contre l'injustice illégale

commise sur la personne de Jean Huss, assassiné juridiquement au Concile de Constance, malgré le sauf-conduit de l'empereur Sigismond.

Mais les protestants, fauteurs des guerres de religion, étaient des séditeux et non des martyrs.

Les Jansénistes ont été des chrétiens austères et persécutés, qui ont protesté à la manière des premiers martyrs, et dont la résistance invincible parce qu'elle était morale et légale a détruit en France le despotisme de la cour de Rome et a préparé l'émancipation des consciences.

Faire son devoir et rester dans son droit, c'est repousser la guerre et mériter la paix.

La Révolution Française a été légitime jusqu'au 10 août; à partir de cette époque le droit a subi la pression de la force et la justice a fléchi devant l'anarchie.

Louis XVI, coupable ou non, arraché de son trône constitutionnel par une émeute dominatrice de l'assemblée nationale, elle-même,

ne pouvait plus être jugé, et son exécution fut le plus monstrueux des assassinats.

Bonaparte, devenu souverain légitime par l'élection nationale, eût consacré son droit devant l'Europe et devant le monde, s'il avait eu assez de force et de génie pour mettre en jugement les meurtriers de Louis XVI, désavouer la Terreur et revenir aux institutions constitutionnelles de la monarchie libérale.

Mais, incapable de régner par la justice, il voulut régner par la guerre et fut emporté par la guerre.

Louis XVIII et Charles X, souverains ramenés par l'étranger, ne furent jamais des princes légitimes.

Louis-Philippe fut un roi de hasard; n'ayant pour titre héréditaire que la tache sanglante du régicide, il devait s'en retourner comme il était venu, avec son parapluie sous le bras.

Napoléon III, pour la honte de la France, fut un souverain légitime deux fois reconnu par plus de sept millions de suffrages, mais à force d'incapacité et de lâcheté, il a déshérité son fils, et la France est appelée de nouveau

à se donner un gouvernement sous la pression de l'étranger.

Elle subira donc encore une fois un pouvoir transitoire, et ne reconnaîtra pour maître légitime que celui qui l'aura régénérée et sauvée.

Et tant qu'elle n'aura pas reconstitué la puissance souveraine sur les bases du droit et du devoir, elle aura le droit de résister aux abus de la force et aux tentatives de l'usurpation.

La lutte contre l'injustice est absolument nécessaire pour arriver à la conquête de la paix, car la paix est cette tranquillité qui résulte de l'ordre établi.

Mais le malheur de ceux qui se disent républicains, c'est de protester contre les contraintes du devoir et contre les résistances de la loi qui s'oppose à la libre expression de leurs caprices et de leur orgueil. Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est qu'on ne réforme pas des abus par des violences, c'est qu'on ne constitue rien de durable en dehors de l'ordre

légal et de la justice reconnue. Pourquoi jusqu'à ce jour les révolutions ont-elles avorté? c'est qu'elles se sont faites par le droit de la force et non par la force du droit, c'est que la protestation devient illégitime lorsqu'elle se change en insurrection contre le pouvoir légalement établi. C'est qu'enfin l'insurrection, loin d'être le plus saint des devoirs, est à la fois le parricide et le suicide des nations!

La protestation à main armée contre l'ordre social, c'est le brigandage; le nombre, l'impunité et le succès même des brigands ne change rien à la nature du crime; si Jean Cavalier ou même Mandrin avaient eu des troupes plus nombreuses et eussent inposé par la terreur leur domination à la foule des lâches, eussent-ils été pour cela des souverains légitimes?

Les Vendéens, qu'on appelait des brigands, parce qu'ils s'étaient soulevés contre ceux qui proclamaient l'insurrection, ce plus saint des devoirs, les Vendéens n'étaient pas même des insurgés : c'étaient des Français courageux

qui protestaient au nom de la justice et de la légalité contre le brigandage triomphant et contre la violation de tous les droits.

Un plébiscite qui rétablit l'hérédité est une abdication du peuple, et cette abdication, la France l'a répétée déjà trois fois, elle la répètera s'il le faut une quatrième, et que restera-t-il, alors, sinon le retour aux errements de l'ancienne monarchie ? mais il faut que le peuple exige une constitution forte et durable ; ici est la difficulté ; car le peuple ne peut rien faire par lui-même que des émeutes et ses représentants pourront toujours le compromettre ou l'exploiter. Est-il même en état de bien choisir ses représentants ? peut-il apprécier la science des économistes ? connaît-il assez la politique et les affaires pour distinguer les hommes capables des hableurs toujours prêts à se mettre en avant ? Le peuple est le jouet des partis et penche toujours vers les gens les plus passionnés, c'est-à-dire les moins raisonnables. Le résultat des élections serait certainement moins désastreux si l'on tirait

les noms au sort, quel remède à cela ? Les républicains les plus logiques y ont pensé, c'est que le peuple ne délègue pas sa souveraineté et l'exerce lui-même, que le chiffonnier soit roi chez lui avec sa hotte renversée pour trône et son crochet pour sceptre, mais si une douzaine de rois se battent entre eux, que sera-ce ?

Dumouriez, qu'on flétrit encore du nom de traître, était un soldat honnête et énergique à qui les crimes de la Convention faisaient horreur ; se voyant proscrit par un pouvoir qu'il tenait pour illégitime, il ne rêva pas la vengeance impie de Coriolan, mais il crut pouvoir accepter l'alliance des Autrichiens pour délivrer Paris et sauver la Reine.

L'armée avait à choisir entre Dumouriez et Marat, elle choisit Marat, et Dumouriez fut abandonné et proscrit ; on me répondra : Non, l'armée n'a pas choisi Marat ; elle a choisi la France ; et la France est au-dessus de tout ? Non, la France n'est pas au-dessus de tout, car au-dessus de la France, il y a le droit et la justice !

La France ne sera en paix avec le monde que quand elle sera en paix avec elle-même ; quand elle sera rentrée dans l'ordre éternel, en reconnaissant que la violence n'est pas le droit et que la parfaite légalité est la première assise de toute civilisation.

Le régime plébiscitaire rend impossible le droit d'hérédité, parce qu'une génération ne peut ni empêcher, ni annuler le vote de la génération suivante ; si donc le régime plébiscitaire est adopté, le pouvoir doit être électif.

Pour concilier les droits de tous, avec les possibilités raisonnables, il faudrait que le droit électoral fût mis au concours, on deviendrait électeur comme on devient bachelier ès lettres après un examen sérieux, mais le diplôme serait délivré gratuitement ; on comprend que l'examen ne roulerait ni sur le grec, ni sur le latin, ni même sur les mathématiques, mais il faudrait faire preuve de jugement, de bon sens et d'instruction au moins primaire, puis donner des garanties de moralité et de probité. A l'époque des élections,

une commission d'enquête serait nommée par chaque collège électoral pour admettre ou rejeter les candidatures, et l'on serait ainsi délivré des affiches de Tartempion et des professions de foi de Bertrand ou de Raton.

Il ne faut pas s'imaginer qu'on est un homme parce qu'on a de la barbe au menton, et qu'on fait des sottises depuis trente, quarante ou cinquante ans; on est un homme quand on a la raison, une instruction suffisante, un esprit juste, et lorsqu'on a le droit de se soustraire à toute oppression en vertu du devoir qu'on s'impose de ne jamais opprimer les autres.

Seulement il ne faut pas confondre le verbe opprimer avec le verbe réprimer.

Pour chacun de nous, dont l'existence personnelle est éphémère, la vie de l'humanité semble se développer avec une désespérante lenteur; mais les siècles des siècles sont à peine des secondes sur le cadran de l'ordre éternel; vieille de deux cent mille ans et plus, l'espèce humaine entre à peine dans l'adolescence; elle commence à rassembler ses

souvenirs, et depuis cinq mille ans seulement elle a des monuments historiques mêlés de puérilités et de rêves; les contes les plus absurdes trouvent encore des admirateurs crédules et des croyants opiniâtres. Il y a des hommes qui, de nos jours encore, regrettent les bûchers de l'Inquisition; pour être en paix avec ces gens-là, il faut se détourner du chemin qu'ils suivent, et si l'on est forcé de les entendre, s'abstenir du moins de les écouter et de leur répondre.

Pour être en paix avec tout le monde, il faut cacher sa vie et réserver ses pensées, n'avoir pas trop d'esprit devant les sots ni trop de raison devant les hommes passionnés; il faut de plus s'armer d'une patience à toute épreuve. Quand j'ai dit qu'on se doit à soi-même de résister, s'il le faut, jusqu'à la mort, aux agressions de la force insolente ou du pouvoir abusif, j'ai parlé de la protestation publique qui doit servir au triomphe de la justice, et je m'adresse aux grandes âmes, mais en particulier le faible a raison de s'ef-

facier devant le fort et le juste ne doit écraser le méchant que de ses pardons et de son dédain.

Si des brigands m'attaquent au coin d'un bois, il est évident que je ferai mieux de leur donner ma bourse, et s'il le faut mon vêtement, que de me faire assassiner.

Il faut aussi se garder des imprudences du zèle et des intempérances de la critique; si Socrate n'eût pas attaqué les magistrats d'Athènes, s'il ne s'était pas moqué publiquement des superstitions populaires, Anitus et Melitus n'eussent jamais réussi à lui faire boire la Ciguë. Jésus guérissait les malades et prêchait la charité, mais aussi il traitait Hérode de chacal, il appelait les pharisiens des hypocrites et les prêtres des sépulcres blanchis; il annonçait la ruine de la ville et du temple; enfin, au moment même où les pouvoirs légitimes de sa nation se coalisaient contre lui, il osa faire dans Jérusalem une entrée triomphale suivie d'un scandale dans le temple; se

voyant abandonné du peuple, il s'enfuit et se cacha.

Je vois ici les faiblesses de l'homme, et c'est à cela peut-être que pensait le martyr de Galilée lorsqu'il disait en mourant: « Mon Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Jésus entrant dans le temple armé d'une corde et bousculant les marchands de victimes et les changeurs, à la grande joie des gamins de Jérusalem, ne me paraît pas différer beaucoup du père Gagne faisant au pied de l'obélisque de Louqsor une démonstration sociale armé de son archi-levier. Seulement il faut convenir que Gagne a été plus pacifique que Jésus, car il n'a bousculé personne.

J'ai dit ailleurs que je considère l'Évangile comme un tissu de légendes et d'allégories ; le défaut de sagesse que je remarque ici dans la conduite du personnage divin est donc uniquement une critique à l'adresse des légendaires qui, pour mettre le héros de leur épopée plus au-dessus de la raison humaine, le font souvent agir et parler d'une manière dérai-

sonnable; il y a d'ailleurs dans l'Évangile assez de choses touchantes et sublimes pour qu'on ne s'arrête pas à quelques inconséquences de la rédaction de ce livre vraiment divin.

La légende de Jésus (à part la couleur locale) est presque absolument la même que celle de Crihsna qui se trouve dans le Bhagha-vedam, l'un des Pouranas dont se compose l'œuvre védique; or les Védas ont été écrits au moins six cents ans avant l'ère chrétienne; saint Jean avait donc raison d'appeler le livre de la foi, l'Évangile Éternel : ce qu'il y a de divin dans l'Évangile, c'est le génie de l'humanité aspirant à Dieu, et le magnifique symbole de l'Incarnation n'a pas été le rêve inouï de quelques rabbins dissidents.

Il ne faut jamais disputer avec les fous, et lorsqu'on ne peut les éviter, il faut les apaiser en disant comme eux et en leur donnant raison; est-ce trahir la vérité que de ne pas la dire à celui qui la traitera nécessairement comme un mensonge?

Parler publiquement contre les idées reçues,

n'est-ce pas se déclarer en révolte contre l'ordre établi ? Les premiers chrétiens étaient certainement des révolutionnaires avant d'être des martyrs, et Polyeucte, en renversant les idoles, insultait l'empereur et la nation qui les adorait.

Il y'a dans la Bible un passage bien remarquable : lorsque Naaman le Syrien est guéri de sa lèpre par le prophète Élisée, il jure qu'il n'adorera plus d'autres Dieux que celui d'Israël, mais il ajoute : « Lorsque j'accompagnerai le roi mon maître au temple de Memnon, le Seigneur me pardonnera-t-il ? »

« Allez-en paix », lui répondit le prophète. Si les premiers chrétiens avaient bien médité ce passage, le christianisme se serait établi sans effusion de sang, et si les hérétiques en avaient fait également leur profit, il n'y aurait jamais eu d'inquisition ; mais la prudence et le bon sens ne sont pas donnés à tout le monde.

Est-ce que les noms de Mammon, de Baal, de Belus, etc., ne veulent pas dire en diverses langue la même chose qu'Adonaï en Hébreu ? Est-ce que le Zeus des Grecs et le Jupiter des

Romains était autre chose que le Dieu de la nature se manifestant dans les phénomènes de l'air? Est-ce qu'il y a un Dieu pour l'église, un autre pour le temple et un autre pour la mosquée? Est-ce que les images conventionnelles de la divinité sont plus ridicules les unes que les autres? Est-ce que le bœuf Apis était plus bête que le veau de saint Luc? Est-ce que l'agneau rayonnant des chrétiens a une toison d'or plus précieuse que celle du bélier de Phrygie? Est-ce que les miracles rapportés dans les Védas ou dans le Coran, sont plus impossibles que ceux de la Bible? Non, certes; Dieu seul est Dieu, les prophètes sont des poètes et les prêtres sont des hommes qui vivent de l'autel et qui sont tous intéressés à défendre exclusivement chacun l'autel qui le nourrit.

Ne brisons pas les vitres ni de l'église ni du temple ni de la mosquée si nous voulons avoir la paix; nous pouvons prier le vrai Dieu dans chacun de ces édifices, mais le meilleur est encore de suivre le conseil de Jésus. Quand tu voudras prier reste dans ta chambre,

ferme ta porte et prie Dieu sans te donner en spectacle. Dieu qui voit tout, t'en tiendra compte.

Si toutefois on voulait me persécuter parce que je ne vais pas à l'église, je ferai bien de ne pas donner aux imbéciles et aux méchants une si facile occasion de mal faire.

L'Eglise n'est pas un mauvais lieu et j'y trouverai Dieu tout aussi présent que chez moi.

Affronter la persécution pour ne pas aller à l'Eglise c'est condamner formellement ceux qu'y s'y rendent, or je ne les condamne pas, je les approuve même puisqu'ils pensent que c'est leur devoir; le mien c'est d'être indulgent pour les faibles et de ne pas irriter les fous et cette condescendance de ma part ne sera pas de l'hypocrisie car l'hypocrisie consiste à se montrer meilleur qu'on ne l'est en effet et non à cacher modestement l'élévation de sa pensée et l'indépendance de son cœur.

CHAPITRE V

DE LA PAIX ENTRE LES NATIONS

La paix sera possible entre les nations quand les intérêts des peuples ne seront plus séparés de ceux des rois.

Quand la royauté ne sera plus ni un privilège ni un domaine et quand les peuples comprendront qu'ils sont solidaires les uns des autres et qu'ils ont besoin les uns des autres exactement comme les hommes.

Quand pour constituer sur des bases inébranlables le droit international on aura constitué solidement et clairement défini le devoir international, parce qu'entre les nations comme entre les hommes la vie est un échange continuel; or, pour que l'échange soit juste il faut qu'il soit libre.

Le grand problème est de constituer un pouvoir absolu sur des nations parfaitement libres

Or le seul pouvoir absolu qui soit légitime c'est celui de la loi, la loi est le seul garant possible de la liberté, mais la loi exige une obéissance non pas aveugle mais passive comme la discipline militaire.

La loi doit être imposée par la raison et non par le vote hasardeux et souvent inepte des majorités.

Or, la raison s'impose d'elle-même par son évidence et c'est d'elle seule qu'on peut dire avec justesse qu'elle est comme le soleil et qu'il faut être aveugle pour ne la point voir.

La loi est donc le résultat de l'expérience et de la nécessité, elle est au-dessus des passions humaines et ceux qui ne savent pas la reconnaître la subissent fatalement.

La guerre est une maladie de l'humanité, or les maladies sont les réactions de la loi physique sur les violations de l'équilibre sanitaire.

Le terrible Dieu des armées n'est autre

chose que le Dieu de la paix, qui par des collisions passagères repousse le désordre éternel.

La résistance au mal n'est pas la guerre, c'est la sauvegarde de la paix.

Les hommes se font mutuellement la guerre parce que chacun voudrait asservir les autres à ses caprices et s'affranchir de ses devoirs pour n'exercer sur eux que des droits.

Cette prétention est une abominable folie.

Le plus puissant des hommes, c'est-à-dire celui qui peut légitimement revendiquer le plus de droits, c'est celui qui remplit le plus de devoirs.

Celui qui est capable de rendre le plus de services à l'humanité, celui-là seul est digne et capable de commander aux hommes.

On ne peut légitimement imposer aux hommes que leur propre volonté bien réglée, c'est-à-dire celle qu'ils devraient avoir s'ils étaient sages.

Quels sont les vrais maîtres dans la science ? — ce sont ceux qui savent le plus et qui enseignent le mieux.

Quels sont les vrais maîtres dans la morale ? — ceux qui font le mieux et qui sont le plus indulgents pour les faiblesses des autres, mais les plus rigoureux dans la défense des principes.

Quels sont les vrais maîtres de la société ? — ce sont les plus intelligents, les plus savants, les plus justes, les plus courageux et les meilleurs.

Si, au lieu de cela, les multitudes aveugles choisissent les plus riches, les plus hardis, les plus intrigants et les plus scélérats, il s'ensuivra nécessairement la révolution et la guerre, car si l'on prend du poison au lieu d'un aliment salubre, il faut s'attendre à la maladie ou à la mort.

Ce ne sont pas les rois qui font les peuples ; ce sont les peuples qui font les rois.

Les peuples n'ont jamais que les rois dont ils sont dignes.

Louis XIV était le roi des orgueilleux à grandes perruques.

Louis XV, le roi des pourris, Louis XVI, le roi des imbéciles, Robespierre le roi des démocrates. Proud'hon n'a-t-il pas dit dans un accès involontaire de franchise : la démocratie c'est l'envie ?

Napoléon I^{er} était le roi des soudards ; Louis XVIII, le roi des impotents ; Charles X, le roi de la congrégation ; Louis-Philippe, le roi des prud'hommes ; Napoléon III, le roi des fripons et des lâches, et maintenant nous avons M. Thiers, le chef des habiles sans but et des patriotes douteux.

Le diminutif de Talleyrand, la chouette qui prédit les malheurs, le bâtard de Méphistophélès, l'historien des tripotages de la République et de l'Empire, le gaulois de Grand-Vaux, le payeur de l'indemnité Pritchard, l'acheteur de la duchesse de Berry, le burgrave de la politique d'abaissement, le signataire enfin du traité que nous impose la Prusse, et malgré tout cela peut-être, (tant nous sommes tombés) le sauveur de notre malheureuse patrie !

C'est là que nous ont conduit Gambetta, le

polichinelle vampire; Gambetta l'avocat fantastique qui est à Danton ce que Napoléon III est à Napoléon I^{er}; Jules Favre, le larmoyeur qui ne voulait pas mettre un pouce et qui a mis les deux; Jules Ferry, qui a dû sa popularité à un calembour par à peu près, et dont il faudra qu'on vérifie les comptes, plus fantastiques que ceux d'Hausmann; Trochu, le chevalier de Sainte-Geneviève, qui a étranglé une bravade dans le nœud coulant d'une restriction mentale (lisez menteuse) et tout le reste qui ne vaut pas l'honneur d'être nommé et que le dégoût sauvera de la publicité et du mépris.

Mais eût-il mieux valu s'en rapporter à Blanqui, ce conspirateur hybride à la fois tigre et mouton, malade incurable, au moral de la rage, et au physique de la lèpre; à Flourens, ce chat botté de l'insurrection qui croit renverser la société parce qu'il renverse un tonneau d'immondices et qu'il tire des coups de pistolet en l'air en prenant un commissaire pour bouclier? à Félix Pyat ce gavroche sénile et furibond qui est le chiffonnier des

paradoxes démodés et le serrurier des portes condamnées : O braves gardes nationaux de Paris et de la banlieue, intrépides amateurs du bouchon, qu'on prenne ce nom pour celui d'un établissement ou pour celui d'un jeu, non vous n'avez pas été vaincus, vous avez été bernés, joués, vendus, trahis, comme vous dites, et puisque vous le dites, cela doit être vrai, car vous êtes des hommes sérieux, mais je n'ajouterai pas que vous le méritiez bien, car d'abord vous vous fâcheriez, et ensuite vous ne me croiriez pas.

Tant que la justice et la raison ne seront chez les hommes que des mots dont se jouent les intérêts et les passions, tant que le bon droit pourra devenir douteux par l'insuffisance des lois, tant que le duel enfin sera une affaire d'honneur, la guerre sera une affaire de gloire, en appeler à la force brutale c'est la placer au-dessus de la justice et Bismarck a eu raison de dire qu'en guerre c'est la force qui prime le droit.

La guerre est le droit des animaux parce

qu'ils sont incapables de comprendre le devoir; si la raison du plus fort est toujours la meilleure, c'est chez les loups, mais chez les hommes au contraire c'est la raison du meilleur qui doit finir par être la plus forte.

L'individualisme s'efface devant le patriotisme, et le patriotisme ne saurait être au-dessus de la justice.

L'égoïsme des nations est aussi aveugle que celui des individus, l'isolement de l'orgueil n'est qu'une souveraine faiblesse et l'usurpation, qui ne diffère en rien du vol, est le suicide de la propriété, de la liberté et de l'honneur.

Les attentats contre les peuples doivent être jugés et punis par le tribunal des nations comme les attentats contre les individus sont jugés et punis par la justice des hommes.

Il faudrait donc constituer un tribunal des peuples.

Pour rendre ce tribunal possible, il faudrait un code des nations qui fît du droit de chacune le devoir de toutes les autres.

Il faudrait que la conquête fût flétrie et châtiée comme le vol.

Il faudrait déclarer abominable et faux le prétendu droit de représailles car il ne faut pas voler les voleurs ni assassiner les assassins ; la vengeance n'est pas la justice.

Au lieu de dire aux nations et aux hommes que charité bien ordonnée commence par soi-même il faudrait leur apprendre que l'égoïsme bien ordonné commence par les autres.

Il faudrait que le principe de la solidarité fût élevé à la hauteur d'un dogme supérieur à tous les autres.

Il faudrait élever les enfants dans l'horreur de l'égoïsme injuste, de la colère et de la haine, leur montrer la guerre comme un fléau et les conquérants comme des voleurs.

Il faudrait enseigner à la jeunesse que le Dieu des combats, c'est le diable et que le diable est une fiction représentant le génie du mal.

Il faudrait dans l'enseignement religieux

opposer aux guerres et aux massacres de la Bible, cette grande maxime de Jésus : celui qui frappe avec l'épée, périra par l'épée, et cette sentence de la Genèse : Si Caïn est maudit pour avoir tué son frère, que celui qui tuera Caïn soit sept fois maudit !

Qu'on supprime les armées permanentes, mais que tous les hommes soient exercés aux travaux et à la discipline militaire en vertu de cette maxime : *Si vis pacem para bellum*.

Enfin que le libre-échange soit largement constitué entre tous les peuples de la terre.

CHAPITRE VI

DE LA PAIX PUBLIQUE

La paix publique, c'est le triomphe de l'ordre et des bonnes mœurs.

C'est la liberté sans licence et l'autorité sans abus.

C'est la liberté légitime du commerce et l'encouragement du travail.

C'est la protection de tous par tous dans le dévouement de tous à chacun et de chacun à tous. C'est en un mot le règne de la sagesse. Or les sages sont toujours en petit nombre parmi les hommes ; le règne de la sagesse ne saurait donc être le règne des multitudes.

Les sages sont les pères, les docteurs, les maîtres, les protecteurs et non les mandataires et les commis des multitudes.

Tout pour le peuple, rien par le peuple, a dit M. Guizot.

Cette maxime serait insolente si elle n'était incorrectement formulée.

Il est certain que le peuple, c'est la totalité de la nation et non cette tourbe ignorante que M. Thiers appelle avec raison la vile multitude.

Tout pour le peuple par l'élite du peuple, voilà la vérité.

Ceux qui savent remplir des devoirs ayant seuls la conscience et le mérite des droits, ceux-là seuls doivent exercer la souveraineté sur les autres, qui sont capables de régner sur eux-mêmes.

La liberté n'est légitime que pour le bien ; elle ne saurait raisonnablement exister pour le mal.

La liberté n'est que le droit de faire ce que nous devons vouloir.

Ce qui a tué tous les despotes c'est la licence, manquer publiquement à ses devoirs c'est abdiquer ses droits.

Une injustice commise sciemment contre

le dernier d'entre le peuple, un fait notoire d'une moralité sans réparation publique c'est la déchéance morale d'un Roi.

Plus on est grand par sa position, plus les devoirs sont rigoureux, l'homme qui mérite le mépris des honnêtes gens n'a plus le droit d'exiger l'obéissance de personne, il peut encore soudoyer des complices, mais il n'a plus de subordonnés consciencieux, et la conscience publique fera justice de lui tôt ou tard.

L'autorité pour être réelle doit être absolue et pour être honnêtement absolue il faut qu'elle soit absolument honnête.

Les révolutions ne viennent pas d'en bas, elles viennent d'en haut, ce sont les tempêtes du ciel qui soulèvent les abîmes de la mer.

Pour que l'ordre soit possible dans la société il faut absolument que les honnêtes gens se coalisent contre les malfaiteurs, il faut donner toute la liberté au bien et empêcher à tout prix le mal de se produire publiquement.

La liberté pleine et entière de la presse ne doit admettre, ni les ordures ni les diffamations, toutes les autres productions bonnes ou mauvaises doivent être soumises à l'examen d'une commission compétente et impartiale qui laissera circuler tout ce qui sera jugé bon ou sans danger et qui soumettra les choses dangereuses à une estampille et en règlera la vente par des mesures de sûreté publique.

Le droit de réunion doit être également protégé par des lois conservatrices de la tranquillité et de la décence, tout orateur sans mesure sera expulsé et toute réunion tumultueuse sera dissoute.

Nulle réunion ne peut être permise que sous la garantie d'un nombre de citoyens honnêtes et connus pour tels, capables d'y maintenir l'ordre, les clameurs, les interruptions et les injures devront être sur-le-champ réprimées par l'expulsion du délinquant; la police n'interviendra avec la force armée qu'autant qu'elle sera requise par les citoyens responsables.

De pareils règlements pourront être en

vigueur chez nous, quand les représentants du pays eux-mêmes, comprenant mieux la dignité de leurs assemblées, laisseront parler les orateurs et attendront qu'ils aient tout dit pour leur répondre, ne couvriront plus leur voix par des tapages ou des cris et donneront toujours le spectacle d'une assemblée d'hommes bien élevés et de graves législateurs et non celui d'une classe d'écoliers turbulents et indociles.

Que les premiers du peuple donnent l'exemple de la moralité et de la sagesse, et la multitude les suivra.

CHAPITRE VII

DE L'ORDRE ET DE LA PAIX SUIVANT L'ÉGLISE

Le glorieux martyr Jean Huss a donné la véritable définition de l'Eglise en disant : c'est la société de tous les justes unis entr'eux par l'amour du bien et la pratique des vertus.

Mais il existe une autre Eglise, celle des assassins de Jean Huss, l'Eglise qui ment, en se disant universelle, puisqu'elle est exclusivement Romaine, celle qui met au-dessus de toutes les vertus l'obéissance aveugle, le célibat obscène et la bassesse de cœur, qu'elle appelle l'humilité, l'Eglise des énormités théologiques, de la Simonie et des intrigues; en un mot, l'Eglise Cléricale.

Cette Eglise, loin de reconnaître dans ses propres dogmes les métaphores et les hypothèses énigmatiques de la grande poésie des âmes, veut faire de ses paraboles des faits surnaturels, et de ses ignorances, des miracles.

Elle veut qu'on se haïsse soi-même et il lui est facile ensuite d'exiger qu'on aime le prochain comme soi-même.

Elle condamne à mort ceux qu'elle ne peut convertir à ses idées ; elle a régné par les bûchers, par les massacres et les dragonnades ; elle défend son domaine temporel par les bayonnettes et le canon, et son domaine spirituel par la proscription de la science et de la raison, par l'esclavage de la pensée, par l'étouffement de la parole, par la négation du progrès ; puis en désespoir de cause, par les calomnies et par l'insulte.

Cette Eglise, ou cette secte, est encore au moment où nous écrivons ces pages une des grandes puissances du monde et s'entoure du respect d'un grand nombre d'honnêtes gens, parce qu'on ne sait pas distinguer la catholicité du cléricalisme, parce que le prêtre s'est mis

à la place de Dieu et s'est fait le maître de la religion, au lieu d'en être le serviteur et le ministre, et cela avec l'approbation de plusieurs grands hommes qui ont cru donner ainsi une sanction divine à l'autorité nécessaire, parce que l'Eglise possède une hiérarchie puissamment organisée et promet aux hommes la liberté réglée par l'obéissance volontaire, l'égalité, par la vertu et la fraternité, par la communion universelle; parce qu'elle exerce encore seule au monde la magie du culte et domine les âmes tendres et timorées, par des espérances et des craintes infinies; parce qu'elle a bercé notre enfance avec des fables adorables, saisissantes par leur absurdité même et plus entraînantes dans leur folie que les réalités sévères de la science et de la raison. Les rêves de l'enfance et les désirs passionnés de la jeunesse ne viennent-ils pas de la nature et par conséquent de Dieu, autant que les réflexions et les doutes de l'âge mûr? Ne regrette-t-on jamais les illusions de la jeunesse? N'envie-t-on pas à tout âge la crédulité naïve et la confiance heureuse des enfants? Voilà par où nous tient

l'Eglise catholique Romaine ; voilà pourquoi sa doctrine nous semble divine parce qu'elle est naturelle, comme les enthousiasmes et les illusions du jeune âge. Les fables ne sont-elles pas des vérités voilées, et le dogme chrétien n'est-il pas la plus vraie parce que c'est la plus complète de toutes les fables ? Ainsi s'explique le *credo quia absurdum* ; plus la femme et l'enfant sont absurdes dans leurs imaginations, plus ils sont réellement enfant et femme suivant la loi de la nature et nous croyons cependant toujours à la femme et à l'enfant de la plus belle foi du monde, la foi bienheureuse de l'amour.

J'aime avec passion l'enfant lorsqu'il croit à l'oiseau bleu et à la fée aux perles et je me garderai bien de lui dire que ces choses charmantes n'existent pas, car près de lui je n'en suis pas sûr : au gazouillement clair et frais de sa voix argentée ne me semble-t-il pas aussi que j'entends chanter l'oiseau bleu ? et quand le sourire de l'enchantement rend sa bouche si gracieuse ne vois-je pas bien que la fée aux perles en a mis deux rangées entre les lèvres

de ce petit ange ? Ce qui plaît à ceux que nous aimons ne sommes-nous pas disposés à le croire et ne serait-ce pas un vrai crime que d'en douter ?

Ceci, me dira-t-on, est de la poésie, mais ce n'est pas de la raison, comme s'il y avait de la vraie raison sans poésie et de la vraie poésie sans raison ; la poésie c'est la musique des réalités répétée par l'écho des rêves.

Je veux bien que mon enfant rêve, mais je ne veux pas qu'il ait d'horribles cauchemars, le diable n'est pas l'oiseau bleu et la peur de l'enfer n'est pas la fée aux perles ; disons-lui donc une bonne fois que Croquemitaine n'existe pas, mais laissons-le croire toujours au petit Jésus, dormant comme un agneau parmi les roses, et à la Vierge couronnée d'étoiles qui sourit aux petits enfants.

Les exploiters de Croquemitaine et du diable ne seront pas satisfaits de mon élimination ; ils diront avec le père Ventura que le diable est la clef de voûte de tout leur édifice religieux ; au diable alors les architectes !

notre Eglise à nous, c'est la maison de Dieu ce n'est pas le temple du diable.

Les dogmes chrétiens ne sont qu'une forme nouvelle de la mythologie des anciens ; l'histoire d'Eve perdant le genre humain par sa curiosité est la même que celle de Pandore ; mais Pandore, chef-d'œuvre des immortels mis au monde sans concours viril et gardant l'espérance au fond de sa boîte mystérieuse devient Marie, la nouvelle Eve, la vierge immaculée qui, dans son arche d'or, dans sa boîte fermée, garde encore le salut du monde.

L'unité du couple primitif dans lequel nous avons tous péché est une synthèse de l'humanité impliquant la croyance ancienne aux existences successives ; croire que tout cela est arrivé comme la fable le raconte c'est une naïveté dont devrait rougir un enfant de six ans.

S'ensuit-il pour cela qu'il faille jeter au feu la Bible de l'humanité ? faut-il mépriser les poèmes d'Homère et les fables de La Fontaine parce que les chevaux d'Achille n'ont pas réellement parlé et parce que le renard n'a jamais, en effet, adressé au corbeau de flatte-

ries intéressées ? Voltaire lui-même n'y consentirait pas.

Le plan de la véritable Eglise pour établir l'ordre dans le monde est celui-ci.

Les hommes n'ayant pour maître que leur Père qui est dans le ciel, et étant tous frères, sont distingués les uns des autres et supérieurs les uns aux autres seulement par le mérite et la vertu.

Ils sont tous indistinctement admis à la table de Dieu, leur père, et le premier d'entre eux c'est celui qui rend le plus de services aux autres.

Chacun des fidèles doit honorer les autres et surtout les plus pauvres et les plus malheureux, un roi peut sans déroger servir un pauvre à genoux, car les pauvres sont les représentants de Dieu.

Jésus, le chef suprême de l'Eglise, a vécu pauvre parmi les hommes que la société repoussait et il a donné sa vie pour racheter les malfaiteurs.

Les apôtres ou envoyés de Jésus ont suivi

ses exemples, et les évêques présidés par le pape sont les successeurs des apôtres.

Les chrétiens pourraient se passer de rois ayant pour les gouverner leurs diacres, leurs anciens ou prêtres, leurs surveillants ou évêques, et l'évêque universel représentant de Jésus-Christ.

Les rois chrétiens doivent régner, suivant l'Evangile, et le premier magistrat du royaume du Christ peut les citer à son tribunal s'ils oppriment leurs peuples ou vivent publiquement dans le scandale.

Personne n'a le droit de se révolter contre les autorités établies ; mais les pasteurs du peuple doivent protester pour lui et veiller à ce qu'on lui rende justice.

Aucun chrétien n'a droit au superflu tant qu'un chrétien manque du nécessaire, la charité est obligatoire pour tous, mais celui qui a plus est tenu de donner davantage.

Chacun doit se tenir à son rang et supporter sans murmure les peines de son état, l'obéissance à l'ordre établi doit être pleine et

entière et les premiers du peuple doivent le bon exemple aux derniers.

Tel est le code du christianisme et de la vraie catholicité, voilà les vraies lois de l'Eglise mais jusqu'à présent, par malheur, elles n'ont été qu'une utopie.

L'Eglise officielle, l'Eglise actuellement régnante prétend que Dieu se manifeste uniquement par la volonté infallible du pape ; elle impose la pauvreté au peuple et favorise le faste et l'opulence des prélats.

Elle favorise l'arbitraire chez les princes, elle veut le pouvoir temporel et substitue l'aumône avilissante à la charité fraternelle.

Elle tyrannise la pensée et veut qu'on affecte de comprendre ses dogmes dans le sens le plus contraire à la raison.

Elle veut qu'on emploie la force brutale pour convaincre les âmes, elle enlève les enfants à leurs parents pour les soustraire à des croyances qu'elle réprouve. Elle n'admet ni examen ni contrôle, elle brise la raison, torture les cœurs et persécute la pensée.

Elle veut l'absolutisme de droit divin,

la servitude des consciences et la destruction de tout ce qui ne vient pas d'elle.

L'arbre est donc jugé par les fruits, suivant la parole du maître ; l'Eglise actuelle n'est pas catholique mais l'idéal catholique n'en reste pas moins beau et sublime.

L'idéal catholique ne diffère pas de celui des sages mais il est moins complet et a donné lieu bien malheureusement à de fausses interprétations.

La religion vraiment catholique, c'est-à-dire universelle, c'est la religion de l'humanité ; la Bible est la concordance de tous les livres sacrés depuis les Védas jusqu'au Koran ; sa morale est celle de l'Evangile et de la saine philosophie, son culte est la communion universelle, ses prophètes sont les hommes de génie, ses prêtres sont les gens de bien, son temple c'est l'univers et son autel, c'est la table sainte où tous les hommes participent au même vin et au même pain, c'est-à-dire au même esprit et à la même vie, suivant l'explication de Jésus qui, après avoir dit à ses disciples qu'il leur donnerait son sang à boire

et sa chair à manger, ajoute en voyant qu'ils ne comprennent pas : les paroles dont je me suis servi signifient esprit et vie et la chair n'y entre pour rien.

CHAPITRE VIII

DE L'ORDRE SOCIAL ET DE LA PAIX SUIVANT LA FRANC-MAÇONNERIE

La Franc-maçonnerie est un ordre répandu dans le monde entier et qui a pour objet de rétablir l'harmonie et la paix dans le monde par la pratique de l'humanité et de la justice.

La Franc-maçonnerie a, comme toutes les religions, un symbolisme, une hiérarchie et des rites ; mais ce n'est pas une religion, elle prétend avoir ses mystères et impose à ses adeptes le serment du silence ; mais ce n'est pas une société secrète, car elle est connue de tout le monde ; son rituel qu'on nomme le Tui-leur est imprimé et se vend publiquement, ses tableaux symboliques sont exposés partout, le cérémonial des Loges, le local qu'elles occupent

et leurs jours de tenue ne sont ignorés de personne, le silence promis ne peut donc s'appliquer qu'aux sujets des discussions et à un mot de ralliement qu'on ne peut prononcer qu'en Loge et qu'on renouvelle tous les six mois.

Les cérémonies de la réception d'un postulant sont imitées de celles de l'initiation antique, le symbolisme est savant et présente une synthèse de tous les emblèmes religieux; les mots de passe et les mots sacrés sont empruntés à la Kabbale des Hébreux.

La liberté, l'égalité et la fraternité, réglées par la hiérarchie, sont les bases du gouvernement de l'ordre; la décence la plus parfaite et la plus grande cordialité président aux réunions; la Franc-maçonnerie est constituée de manière à être la société des sages.

Disposant de pareilles forces morales, la Franc-maçonnerie pouvait réaliser la véritable association universelle dont l'Eglise catholique avait posé le postulat en la rendant impossible par son exclusivisme aveugle, malgré les efforts des jésuites, ces renards de la tolérance ambiguë.

Ces apôtres douteux du compromis en matière de conscience, voulaient associer le catholicisme avec la Franc-maçonnerie ou du moins doter la Franc-maçonnerie des forces surnaturelles de l'obéissance Jésuitique ; c'était réaliser la conquête morale du monde ; tel fut le rêve de l'illuminé Weishaupt dont l'œuvre grandiose ne put réussir parce qu'elle était prématurée.

Si les papes eussent été ce qu'ils devaient être et si les Francs-maçons fussent restés des philanthropes étrangers aux agitations des partis, le pape fut devenu nécessairement le grand-maître de la Franc-maçonnerie ; mais si l'idéal reste toujours pur, les hommes qui exploitent toujours les idées au profit de leurs passions rendirent le catholicisme sacerdotal et la Franc-maçonnerie ennemis irréconciliables. Les abus de Rome excitèrent parmi les libre-penseurs des protestations légitimes ; Rome excommunia les Francs-maçons pour les rejeter dans l'impiété ou l'hérésie, en rendant impossible l'initiation des catholiques à la Franc-maçonnerie : en vain les loges essayèrent-

elles de parer à ce coup en créant l'ordre des Mopses, essentiellement et exclusivement catholique ; la maçonnerie devint forcément protestante et comme toute protestation est nulle tant qu'elle n'est pas radicale, l'ordre des Francs-maçons roula sous le coup de l'excommunication Romaine dans le gouffre de l'athéïsme.

Ainsi, ces hommes qui avaient plus fait pour la paix du monde que tous les saints, tous les papes et tous les conciles furent repoussés dans la guerre et acculés dans la nécessité d'une défense légitime.

La Franc-maçonnerie fit donc la guerre et la fit terrible ; elle broya les autels et les trônes, mais elle s'écrasa elle-même sous les ruines qu'elle fit tomber comme le Samson de la Bible, et en effet, la paix ne peut devenir la guerre sans s'abjurer elle-même et se suicider.

Que reste-t-il maintenant de l'Eglise et de la Franc-maçonnerie, ces deux puissances divines et humaines faites pour régner en s'unissant ? Deux cadavres que galvanisent

encore des passions étrangères à l'origine de ces deux grandes institutions. Les loges maçonniques sont des clubs de sceptiques et d'athées et les églises des boutiques de prêtres sans foi qui vendent la considération publique aux esclaves de l'habitude.

Prêtres et Francs-maçons sont également tombés dans l'ignorance de leurs symboles et de leurs rites. Hiram et Jésus sont également incompris ; apprentis, compagnons et maîtres n'en savent pas plus en symbolisme les uns que les autres, semblables en cela aux diacres, aux prêtres et aux évêques et le grand-maître des Francs-maçons est infaillible exactement comme le pape.

Toutes les ruines sont le résultat fatal de la guerre, mais l'idéal plane au-dessus des ruines et se retrouvera intact quand viendra l'heure de la paix ; les idées ne manquent pas au monde, c'est la raison qui manque aux hommes ; la cité sainte est toute bâtie, mais les convulsions de la terre la relèguent encore dans le ciel ; elle descendra du ciel sur la terre

quand la terre sera apaisée ; les hommes ne veulent pas encore être convaincus parce qu'ils n'ont pas assez souffert pour être enfin persuadés.

CHAPITRE IX

DE LA PAIX DANS LA FAMILLE

Les anciens sages, cherchant à se faire une idée du pouvoir créateur et conservateur qu'ils ont appelé Dieu, se le sont représenté sous l'image de la famille.

Ils lui ont donné un nom en quatre lettres qui signifient : père, mère, amour, génération.

Telle est, en effet, la valeur hiéroglyphique des lettres du nom hébreu qui s'écrit par *Jod hé vau hé*.

C'est de là qu'est venu le mystère de Dieu en trois personnes : père, fils et saint-esprit ; mais les chrétiens, amis du célibat, ont isolé le père dans l'engendrement éternel du fils et n'ont admis le principe passif dans le ciel

qu'en la personne d'une femme qu'ils ont appelée mère de Dieu.

Ainsi, c'est l'humanité qui est mère de Dieu et des Dieux ; elle les rêve et les met au monde.

Le christianisme est bien, en vérité, l'amour exalté jusqu'à la folie, puisqu'il subordonne Dieu à la femme. Pour mettre au monde un homme-Dieu, ne fallait-il pas une femme-Dieu ou plutôt supérieure à Dieu, parce qu'elle restait femme en devenant mère ?

La femme symbolique est toute divine parce qu'elle est tout amour ; elle n'a pas de responsabilité personnelle ; son salut c'est d'aimer, et elle accompagne celui qu'elle aime soit dans le ciel, soit dans l'enfer.

En elle se trouve la cause et l'absolution du péché ; amante, elle épuise et absorbe la vie de l'homme ; mère, elle augmente, amplifie et multiplie à l'infini l'espoir, la vie et le bonheur.

Les douleurs de son enfantement expient les délices et les délires de nos passions ; elle

cède aux insinuations du serpent vital dont elle brise bientôt la tête altière.

Dieu ne refuse rien à la femme, et son courroux fictif reste désarmé devant les enfants de sa mère.

Jamais une mère ne réproouve à jamais son enfant et la loi de clémence est écrite sur ses lèvres ; voilà pourquoi le culte de Marie a en quelque sorte remplacé celui de Dieu ; voilà pourquoi Jésus, Marie et Joseph sont la Trinité de la terre sous le nom de sainte famille.

La famille c'est un seul amour en trois personnes : le père, la mère et l'enfant.

Tous les trois sont la même chair, le même sang, la même vie et doivent avoir le même espoir et la même pensée.

La famille est la divinité de l'homme, mais pour cela, il faut qu'elle soit unie et indivisible.

Les animaux sont mâles et femelles et s'accouplent au hasard ; tout homme qui change de femme est un animal ; toute femme qui admet plusieurs hommes est une femelle.

L'adultère est le poison de la famille, et

celui des deux époux qui manque à ses devoirs perd immédiatement ses droits.

L'unité et la communauté sont l'essence même de la famille ; on doit être séparés de corps lorsqu'on est séparés de biens.

Les enfants de la femme adultère sont à tout le monde et reviennent de droit à l'assistance publique.

Mais l'homme adultère en donnant à sa femme le droit de le quitter ou de l'imiter, renie et déshonore ses enfants.

La famille est aussi une hiérarchie naturelle et typique représentant l'ordre dans la société.

L'homme règne dans la maison, la femme gouverne le ménage, les enfants obéissent à leurs parents ; ils les écoutent et les aiment.

Une famille divisée, c'est une nichée de singes ou de serpents.

Un homme et une femme qui ont des enfants et qui les élèvent ensemble, sont mariés devant la nature ; mais dans l'intérêt des enfants, ils doivent, s'ils le peuvent, faire valider cette union devant la loi, autrement ils ne



peuvent constituer qu'une famille de sauvages que la loi ne protège pas plus qu'une nichée d'animaux humains.

L'homme et la femme se survivent dans les enfants et se doivent fidélité dans la famille ; une femme qui quitte le nom de ses enfants, un homme qui donne son nom aux enfants d'une autre femme, répudient et déshéritent en quelque sorte les enfants du premier lit.

C'est pour cela qu'un beau-père et une belle-mère sont les ennemis naturels des restes de la première famille.

Un homme et une femme remariés renoncent au droit de zélotypie c'est le nom qu'on donne à la jalousie légitime d'un premier et unique amour.

Les doctrines que nous émettons ici sont absolues et se rapportent à l'idéal de perfection, et nous ne prétendons rien flétrir ici de ce que la loi autorise et tolère.

La famille est divine quand elle est parfaitement humaine, mais elle s'animalise en s'écartant de l'idéal, et alors la paix ne peut

exister que par la tolérance mutuelle ; celui-là seul, qui est sans péchés, peut jeter la première pierre au conjoint devenu coupable.

La loi excuse l'homme qui tue sa femme surprise en adultère, mais elle n'examine pas si les époux, ou l'un des époux, sont mariés en premières ou en secondes nocces, et si le mari a toujours été irréprochable dans ses mœurs ; s'il en est autrement, l'époux meurtrier est un assassin, et la loi doit le frapper sans pitié.

La jalousie n'est excusable que quand elle mérite le nom de zélotypie, autrement elle n'est que la revendication égoïste et brutale de ce qui, par droit de légitime échange, ne saurait appartenir exclusivement à nous seuls.

Les cerfs en rut se battent et s'entre-tuent pour la possession d'une femelle, la biche est propriété du plus fort, voilà le mariage et la jalousie des brutes.

La liberté humaine ne s'aliène jamais complètement, la femme a donc toujours le droit naturel ou le pouvoir de se donner, mais quand elle s'est donnée une fois, comme

femme, elle ne peut plus se donner que comme femelle, de femme elle devient brute et déshonore son premier engagement.

Si elle n'a pas d'enfants, elle n'existe plus pour l'homme qu'elle a trompé, et libre de tout devoirs envers elle, il ne doit plus conserver aucun droit ; si elle est mère, elle est coupable envers ses enfants plus encore qu'envers son mari, et doit renoncer à les voir, à moins qu'elle ne se réhabilite par un sincère repentir.

Un homme et une femme qui se font mutuellement des infidélités et qui ont des enfants, ne sont plus que des associés responsables seulement de l'éducation des êtres qu'ils ont mis au monde ; ils ne sont plus ni père, ni mère, ce sont des tuteurs qui doivent cacher leur turpitude et qui peuvent racheter leurs fautes par le dévouement absolu et la parfaite décence. Mais leur sentiment éternel sera cette pensée, qu'ils ont donné à leurs enfants le droit de les mépriser et qu'ils ne peuvent les sauver de ce malheur qu'en les trompant.

C'est la parfaite honnêteté qui conserve la paix dans les familles, les fautes, les haines qui en sont la suite à cause des révoltes, de l'orgueil et des prétentions injustes, sont les motifs ordinaires de toutes les divisions intestines.

La parfaite honnêteté produit les prévenances et les attentions mutuelles qui sont toujours un échange et non une servitude de l'un seulement au profit de l'autre.

Elle tempère aussi les excès de la passion qui produisent dans un temps donné la satiété et le dégoût, chacun se proposant pour but le bonheur de l'autre, trouve le sien propre dans la fidélité de cet échange ; alors jamais d'exigences importunes, jamais de refus capricieux ; un pareil ménage c'est le paradis sur la terre, et les enfants qui naissent d'un pareil couple ne peuvent que venir à bien.

CHAPITRE X

DE LA PAIX AVEC LES FOUS

Il faut être fou pour disputer avec un fou ; chercher à le convaincre c'est vouloir blanchir un nègre, on ne persuade jamais ceux qui ne veulent pas être persuadés.

Il y a des gens assez naïfs pour croire qu'on va les écouter parce qu'ils diront la vérité, comme si les hommes s'éloignaient de la vérité seulement par ignorance et non par mauvaise volonté.

Toutes les vérités sont connues et dédaignées. La vérité ennuie les hommes ; il faut des mensonges pour leur plaire et les amuser.

Est-ce que les merveilles du monde visible, dit saint Paul, ne suffisent pas pour nous faire comprendre les harmonies du monde invisible ;

est-ce que les hommes ne seraient pas excusables s'ils étaient quelque peu sensés, de ne pas reconnaître Dieu dans ses œuvres ? Mais, comme ils n'arrivaient à rien par la raison, l'on a trouvé bon de les sauver du mal par leur folie même, en leur prêchant des choses insensées qu'ils ont trouvées dignes de foi !

Dire la vérité à un fou c'est lui mentir, puisque son esprit dévoyé lui fait prendre le bien pour le mal, le blanc pour le noir et les ténèbres pour la lumière.

Il faut dire aux fous les mensonges qui leur plaisent et non les vérités qui les irritent.

Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, a dit le Christ, car ils les fouleraient aux pieds et se retourneraient contre vous pour vous mordre parce que vous les auriez trompés en leur offrant des perles au lieu des ordures qu'ils aiment.

L'esprit ennuie et révolte les gens stupides, et l'homme qui ne sait pas être bête avec les bêtes se fera beaucoup d'ennemis.

Il faut savoir se taire, même en parlant.

Est-ce que les femmes ne cachent pas ce qu'elles ont de plus séduisant tout en employant mille artifices pour mieux les faire deviner ?

Est-ce que Dieu ne se cache pas ? est-ce que la nature n'est pas impénétrable dans ses mystères ? est-ce qu'on estime ce qu'on voit ? est-ce qu'on cherche ce que l'on comprend ? Est-ce que l'essence des religions n'est pas le mystère ? est-ce que le plus grand charme de l'amour n'est pas enveloppé tout entier dans le voile de la pudeur ?

Si Dieu voulait se faire mépriser, il se montrerait aux hommes ; un Dieu défini, c'est un Dieu fini, un dogme compris, c'est un ballon crevé, il tombe du ciel sur la terre.

Voulez-vous fortifier une religion, attaquez-la ; voulez-vous la détruire, expliquez-la en vous inclinant devant elle.

Les dogmes sont sublimes lorsqu'on les comprend, mais alors ils ne sont plus des dogmes, ce sont des théorèmes de haute poésie.

Voilà comment un livre admirable pour les sages, est abominable pour les fous.

Ecrire pour les sages au risque d'être lu par les fous, c'est se vouer à la ciguë de Socrate ou à la croix de Jésus-Christ, c'est du moins affronter le mépris, la calomnie et le dédain des multitudes; l'auteur de ce livre en a pris son parti, mais il ne conseille pas à tout le monde d'en faire autant.

Il faut avoir une forte poitrine pour prêcher avec persévérance dans le désert, c'est une vocation à laquelle il faut obéir, c'est la folie de la sagesse.

Les sages, qui n'ont pas un petit grain de folie, gardent pour eux la vérité, bien sûrs qu'elle ne mourra pas avec eux, et que, pour exister, elle n'a pas besoin qu'on la montre.

Les hommes qui ont tous besoin d'elle finiront bien par la trouver, les autres ont beau la fuir, c'est elle qui les trouvera.

N'allez point, faites venir, disait le bon homme Rabelais.

« Je ne déteste rien tant que les persécuteurs, si ce n'est les martyrs » disait le bourru P.-J. Proudhon, et s'il voulait parler des

martyrs turbulents, iconoclastes, renverseurs d'autels et blasphémateurs publics des dieux de l'empire, je suis assez de son avis. Les civilisations s'écroulent quand les dieux s'en vont, et le feu prend à la ville lorsqu'on veut incendier les temples ; les guerres de religion qui ont précipité la chute du bas empire étaient des conflits de martyr. Pierre de Castelnau, inquisiteur et martyr, écrivit avec son sang sa profession de foi, ne pouvant plus l'écrire avec le sang des autres. Les moines espagnols, plutôt que de laisser les bûchers sans emploi, se seraient volontiers brûlés eux-mêmes.

C'est ce que fit le philosophe Périgrinus qui, ayant vu les martyrs de près, quitta le christianisme et revint à la philosophie, on l'accusa d'avoir eu peur de la mort, il répondit en se brûlant tout vif devant tout le monde ; justification un peu folle qui fit beaucoup rire Lucien et ne prouva pas aux martyrs extravagants qu'ils avaient tort.

Si Luther et Calvin eussent été aussi sages que le bon Erasme, ils n'eussent point mis

l'Europe en feu ; opposer le fanatisme au fanatisme, c'est vouloir éteindre un incendie avec de l'huile.

Erasme répond aux fous par l'éloge de la folie, et Rabelais qui vient après lui pour accréditer la sagesse parmi les insensés, lui prête le masque d'une folie démesurée.

Rabelais était curé de Meudon ; il disait la messe, catéchisait les enfants suivant la formule reçue, et remplissait ses devoirs de prêtre avec une scrupuleuse exactitude.

Quelles destinées différentes que celles de Voltaire et de Rousseau : Voltaire fut le roi de son siècle, et Rousseau en fut la victime. Pourquoi ? C'est que Voltaire riait des folies humaines qui faisaient pleurer Rousseau, c'est que Voltaire bernait toutes les extravagances des croyants aveugles, tandis que Rousseau voulait en conserver quelques-unes ; c'est enfin que Voltaire communiait par habileté et par malice, tandis que Rousseau communiait de bonne foi, tantôt avec les catholiques, tantôt avec les protestants.

Voltaire était catholique, il entendait la messe à Ferney, il avait fait bâtir une église et prétend même, dans sa correspondance, qu'il s'était fait recevoir capucin.

Il n'avait donc pas de conviction sincère ? dira-t-on ; il me semble qu'au contraire, pour traiter ainsi une religion à la manière d'un hochet qu'on secoue de temps en temps afin d'empêcher les enfants de crier, il faut être profondément convaincu du peu de valeur de cette religion ; nous sommes loin de prétendre qu'il avait raison de penser de cette manière, mais sa conduite prouve certainement qu'il pensait ainsi.

Montaigne, Charron, Pascal, disent qu'il faut parler comme tout le monde et réserver discrètement sa pensée. Est-ce du jésuitisme ? On n'accusera pas ces grands hommes, surtout Pascal, d'avoir penché pour les Jésuites ; cette réserve de la pensée est tout simplement de la prudence ; les indiscrets, les braillards, les casseurs de vitres sont certainement des hommes dangereux qu'il faut sévèrement réprimer. Dans les anciennes associations

philosophiques et religieuses, celui qui révélait les secrets du sanctuaire était inexorablement puni de mort.

Proud'hon, le plus grand profanateur de vérités qu'il y ait eu dans ce siècle, et par conséquent le plus grand diseur d'énormes mensonges, affirme que Dieu c'est le mal ; puis il dit ailleurs, que l'athéisme ne pouvant être démontré, est une croyance et la plus mauvaise de toutes ; il y a pourtant, et Prud'hon lui-même le prouve, une croyance encore plus mauvaise que celle-là, c'est d'affirmer Dieu en prétendant que c'est le diable ou la personification du mal.

Ce que nous disons ici ne nous empêche pas de penser que le Dieu du vulgaire ressemble beaucoup au démon, mais pour n'irriter personne je dirai tout haut à ces gens-là que leur bon Dieu n'est pas le diable, et je le crois sincèrement.

Si l'on doit jamais résister aux fous, c'est lorsqu'ils emploient la violence ; ainsi les chrétiens qui renversaient les autels de la patrie, méritaient certainement la mort, mais

ceux qu'on voulait forcer d'adorer des Dieux qu'ils méprisaient, devaient protester jusqu'à la mort, non contre le culte indifférent en lui-même, de l'aveu même de saint Paul qui dit : « les idoles ne sont rien », mais contre l'injustice et la violence du pouvoir. Voltaire eût certainement manqué la messe si on la lui eut imposée sous peine de mort, il eût trouvé moyen d'être malade ou de se réfugier en Prusse, mais Rousseau se serait fait tuer plutôt que de ne pas donner au monde sa protestation en spectacle.

Se donner en spectacle c'est la manie de tous les fous ; ils se montrent quand ils devraient se cacher, ils parlent quand ils devraient se taire et ressemblent en cela aux gens ivres. Les républicains conspirateurs n'ont jamais rien de plus pressé que d'écrire des listes de conjurés, ils s'habillent d'une façon farouche et déclament tout haut contre le gouvernement ; ils écriraient volontiers sur leurs chapeaux : Je suis un malin qui conspire !

Aussi se traitent-ils volontiers, les uns les autres, d'agents provocateurs et de

mouchards. Or il se trouve souvent qu'ils ont raison : mais quand il arrive parfois qu'ils se trompent, on ne saurait dire qu'ils ont tout à fait tort, car les apparences ne justifient que trop leur jugement.

On s'acquitte volontiers d'un devoir comme d'un rôle et, par contre, on prend plus volontiers un rôle pour un devoir. J'ai connu un homme qui, frappé d'une grande douleur, courut au miroir pour se voir pâlir et pleurer.

Cela eût été excusable chez une femme. Cléopâtre et peut-être Lucrèce n'ont pas dû rendre le dernier soupir sans s'admirer du coin de l'œil et sans se dire un dernier adieu dans la glace, ou plutôt dans le cuivre poli de leur miroir.

Quand j'assiste à un sermon ou à une conférence publique, je crois toujours voir un saltimbanque qui débite son boniment au milieu d'un cercle de singes ; les uns dorment, les autres se grattent, d'autres admirent en tapinois le poil frisé d'une guenon ; mais aucun, certainement, ne prête la moindre

attention aux grimaces et aux vociférations de l'orateur.

Je me dispense d'usurper la fonction du saltimbanque, tant que je me dispense de parler je n'ai point de contradicteurs.

Que ceux-là cherchent la publicité et la réclame qui ont de l'orviétan à vendre. La vérité ne se vend pas et n'a pas besoin qu'on batte la grosse caisse pour l'annoncer.

Voltaire n'était certes pas insensible à la gloriole, mais du moins il n'était pas comme ce pauvre Rousseau, ce qu'on appelle de nos jours un poseur; il osait tout pour faire preuve d'esprit et de bon sens, mais il se souciait peu des critiques ou de l'estime de ceux qu'il appelait les Welches. Combien faut-il de sots pour faire un public? demandait-il un jour. A cela nous eussions répondu que nous n'en savons rien, mais qu'il suffit d'un polichinelle pour amuser tout un public, et d'un philosophe pour l'ennuyer.

Voltaire le savait bien, et c'est pour cela

que chez lui le philosophe se servait si souvent du bâton de polichinelle !

Zon sur le nez, zon sur le groin
Zon sur le dos du sagouin !

C'est Marot qui a fait ces deux vers, et Voltaire ne les eût pas désavoués, lorsqu'il s'escrimait contre Patouillet, Nonotte ou Fréron, noms malheureux et qui semblaient prédestinés au ridicule. Patouillet donne l'idée d'un pauvre diable qui patauge dans un borbier; Nonotte d'une nonne grotesque; Fréron est une parodie de frère, il rime avec Aliboron, et c'est un de ces noms mal sonnants qu'on est forcé de cacher sous un pseudonyme lorsqu'on veut devenir illustre.

De nos jours, l'héritier légitime de Patouillet, de Nonotte et de Fréron, est le trop célèbre Louis Veuillot, nom également malencontreux, il commence comme un vœu de sainteté, et finit comme maillot d'enfant, chose nécessaire mais fétide; comme Guillot

le loup devenu berger, et comme Chaillot le séjour proverbial des idiots et des ahuris; on croirait volontiers qu'il y a vraiment une providence dans les noms.

Veillot trouve que Voltaire était bête, et M. de Villemessant trouve de l'esprit à Veillot; si Voltaire a parfois manqué d'esprit, c'est lorsqu'il est descendu jusqu'à l'injure qui est l'élément naturel de Louis Veillot, mais malgré le tour, parfois original, qu'il sait donner à l'insulte, ce dernier sera toujours, quoi qu'on en dise, un auteur d'assez mauvais goût.

Lorsqu'on se passionne pour une croyance, pour une opinion, pour un parti, il est difficile d'être raisonnable dans les polémiques ardentes; les adversaires ressemblent à ces deux voleurs de l'apologue qui se battaient à qui aurait un âne, mais ici les ânes ce sont les combattants, et ce qu'ils se disputent c'est la vérité qui n'est ni pour l'un ni pour l'autre; le philosophe passe sans rien dire, emmène la belle et s'en va.

Il faut être tout simplement raisonnable,

sans prétendre à la suprême raison ou à la parfaite sagesse. Il faut des illusions au jeune âge, il faut des passions à la vie et d'aimables folies à la raison. Les stoïciens étaient les plus grands fous du monde, et les cyniques des imbéciles; il faut user de tout sans se faire l'esclave de rien. Défiez-vous d'un enfant qui ne joue pas, d'un jeune homme sans amour, d'une femme sans religion et d'un vieillard ennemi des joyeux propos et du bon vin; il faut diriger la nature, il ne faut pas la supprimer.

Jésus a fait l'éloge de la folie aimable, lorsqu'il a conseillé de ressembler aux petits enfants, ne soyez pas trop sages, dit saint Paul, de peur de devenir stupides.

L'enfant ne prend de la vie que les côtés heureux; il croit tout, il espère tout, il aime tout, il sourit comme il pleure et rit volontiers après ses larmes, il ne calcule pas, il ne conspire pas, il n'argumente pas, il ne déraisonne pas, parce qu'il n'a pas la prétention de raisonner; il vit au jour le jour, dort comme un bienheureux et se réveille comme les oiseaux

pour sautiller et pour chanter ; il croit en la providence de sa mère, livre au vent ses cheveux bouclés et se baigne effrontément dans le soleil, il ne songe pas à la mort, ne compte pas avec la vie, gazouille comme l'eau, change comme le vent, s'épanouit comme les fleurs, voltige comme les hannetons, fouille la terre comme les taupes et patauge comme un canard ; il est rose, il est barbouillé, pimpant comme un chérubin ou débraillé comme un bandit ; c'est le bijou de la nature, c'est la terreur des papillons et le protégé des gros chiens ; c'est le mouvement, c'est la joie, c'est la vie et voilà comment doit-être l'homme de bien, pour être aimé de tout le monde ; il ne se fâche contre personne, si on l'ennuie il s'en va, si on lui déplaît il ne vient pas, mais il ne dit d'injures à personne, il peut dire tout ce qu'il pense, car il ne pense jamais à mal, il trouve l'élégance et la grâce sans les chercher ; il n'est pas vertueux, il est juste ; il n'est pas héroïque, il est bon ; il n'exagère rien, fait tout sans contrainte et sans faste, il rit avec ceux qui rient, pleure avec ceux qui pleurent,

chante avec ceux qui chantent, vit pour les autres et non pour lui, aussi quand il passe on le salue, car il ne dérange personne, il n'inquiète aucune ambition, n'humilie aucune vanité, on va quelquefois jusqu'à croire qu'il est un peu bête et cela le fait estimer.

CHAPITRE XI

DE LA PAIX DANS LA SOLITUDE

Pour bien jouir des avantages de la société, il faut apprendre à vivre seul, et pour n'avoir jamais à se plaindre trop amèrement des hommes il faut savoir se passer d'eux.

Il faut mettre sa joie dans ce qu'on donne et non dans ce qu'on reçoit des autres, disposé à donner tout il faut tout accepter, mais il ne faut jamais rien exiger ni rien attendre.

Il faut créer en soi et y conserver éternel, le bonheur que nous perfectionnons par le concours de celui des autres.

Il ne faut point s'attacher aux êtres qui peuvent mourir mais à leurs qualités immortelles.

Le véritable amour, l'intelligence, la bonté

sont des qualités impérissables et c'est cela qu'il faut aimer.

Qu'est-ce qu'un individu humain ? C'est un miroir qu'un souffle peut ternir, c'est un cadavre commencé, c'est une toile vulgaire recouverte d'une peinture plus ou moins belle.

Un grand amour est comme un chef-d'œuvre de maître, c'est une peinture éternelle, mais il est quelquefois nécessaire de la rentoiler,

La bougie me rend un immense service en m'éclairant, mais c'est moi qui dois l'allumer et si je brûle successivement plusieurs bougies c'est toujours la même lumière.

Il n'y a qu'une intelligence, il n'y a qu'un amour, il n'y a qu'une amitié, et ces grandes choses sont immortelles quand elles sont à nous et ne dépendent que de nous.

On n'aime pas successivement deux femmes, on aime le même amour qui perpétue à l'occasion de plusieurs individualités successives l'existence de la même femme. On ne perd jamais ce qu'on aime; quand on sait aimer

il ne faut croire ni à la mort, ni à l'oubli, ni à l'ingratitude.

Se faire aimer c'est être utile aux autres, a dit un grand poète, donc être utile aux autres c'est se faire aimer.

Quand un être cesse de nous aimer c'est que nous cessons de lui être utile.

Si je cesse de verser de l'huile dans ma lampe dois-je m'étonner de ce qu'elle ne m'éclaire plus ?

Ingrat, dira quelqu'un, je vous aime et vous ne m'aimez pas; et que m'importe que vous m'aimiez si vous ne savez pas vous faire aimer en vous rendant utile ? C'est vous qui êtes un ingrat puisque moi je vous rends le service de me faire aimer de vous, je vous donne la vie du cœur et vous ne savez pas me la rendre.

L'homme qui se plaint d'une ingratitude ne doit s'en prendre qu'à soi-même, car il n'a pas su se rendre utile puisqu'il n'a pas su se faire aimer.

Subir par nécessité les services d'une personne qu'on n'aime pas (et c'est toujours sa

laute), c'est tout simplement se charger d'un créancier désagréable.

L'ingratitude réelle serait une monstruosité morale mais, heureusement, elle n'existe pas.

On aime ou l'on n'aime pas ; si l'on aime on n'est jamais ingrat, si l'on n'aime pas on est obligé peut-être à la restitution, mais non à la reconnaissance.

Quand un être que vous prétendez aimer ne vous aime pas, c'est que vous ne savez pas l'aimer.

Quand un être qui vous a aimé ne vous aime plus, c'est vous qui êtes coupable envers lui.

L'homme, pour être heureux, doit se faire une solitude divine qu'il peuple de ses créations ; sa vie, c'est la vie éternelle ; sa compagne, c'est la femme toujours jeune et toujours aimante, et c'est lui qui est le Pygmalion de cette immortelle Galathée, le moule qu'a perfectionné son cœur rejettera peut-être bien des épreuves mal réussies, ce n'est que de l'argile qui se brise, la conception reste immaculée et parfaite, et son amour n'a rien perdu.

Plus nous exigeons des autres, moins il nous doivent; ce que nous voulons qu'ils aient pour nous, il faut d'abord le leur donner et surtout ne pas le reprendre.

Dieu est le solitaire infini, mais il peuple infiniment sa solitude ; il n'a fait le vide que pour le remplir d'esprits et d'univers ; nous devons faire comme lui; ne peupler sa solitude que de fictions et de chimères, c'est creuser le gouffre de la folie; il faut créer l'amour dans des êtres réels, il faut attirer à soi des sympathies et des affections; notre cœur doit-être un miroir ardent qui concentre et fasse rayonner l'amour de tous les êtres; il faut attirer à soi ceux qui souffrent pour les consoler, les ignorants pour les instruire, il faut être les ermites de la philanthropie et non les exilés de l'ascétisme.

Il faut aimer la solitude et non l'isolement. Jean-Jacques cherchait l'isolement par orgueil, mais il était trop faible pour supporter la solitude, il se brouillait sans raison avec

Diderot, avec Hume et se laissait avilir et tyranniser par la famille Levasseur.

Lorsqu'on a rêvé Julie, sans pouvoir jamais la rencontrer, on peut s'oublier avec Thérèse, mais il ne faut pas la prendre avec soi.

Pour jouir de la solitude, il faut être chez soi; la solitude chez les autres est une prison cellulaire plus ou moins commode. Lafontaine et Rousseau vivaient chez les autres et c'est pour cela certainement que Lafontaine mourut triste et dévot, en demandant pardon à Dieu de ses chefs-d'œuvre, et que Rousseau fut si malheureux à la fin de sa vie que, malgré le rapport des médecins, il passe pour s'être suicidé.

Le recueillement est nécessaire à l'homme qui pense et les existences agitées sont toujours des existences troublées; lorsqu'on a la paix en soi-même, lorsqu'on pense sagement et lorsqu'on a le cœur d'un juste, on est toujours en bonne compagnie quand on est seul, la paix de l'âme est ce charme extérieur que les croyants appellent la présence de Dieu, et avec Dieu pour ami, le sage n'est jamais délaissé.

CHAPITRE XII

DE LA PAIX ÉTERNELLE

La paix éternelle c'est la vie régulière et harmonieuse de la nature dans l'infini.

La paix éternelle n'est pas le repos, ce n'est pas l'inertie, ce n'est pas le sommeil sans rêve, ce n'est ni l'oubli, ni la mort.

Ce qu'on appelle la mort, n'est qu'une transition de la vie à la vie; le néant n'est pas ! la fin d'une chose est le commencement d'une autre; tout décès est une naissance.

La paix éternelle perpétue dans les espaces immenses le mouvement, la génération, la transformation et la symétrie des univers et ne se trouble pas pour quelques fourmis qui s'entre-dévorent, pour quelques lucioles qui disparaissent, pour quelques soleils qui s'é-

teignent, pour quelques bulles de savon qui crèvent ou pour quelques mondes qui se brisent.

L'Eternel est le Dieu de la vie, ce n'est pas le Dieu de la mort; c'est le Dieu de la paix, c'est le Dieu des êtres disposés en phalanges régulières et paisibles, ce n'est pas le Dieu des armées; c'est le Dieu du ciel, ce n'est pas le Dieu de l'enfer.

Or le ciel est l'immensité, il est partout, la terre est dans le ciel comme le soleil; l'enfer *infernium*, *infernus* signifie ce qui est en bas, mais il n'y a de haut et de bas que relativement à notre tête et à nos pieds; au-dessus de nous c'est la hauteur immense; au-dessous de nous, de l'autre côté de la terre et pour nos antipodes, c'est encore la hauteur immense, partout des espaces infinis qui resplendissent d'étoiles, partout les lampes du paradis et les rideaux brodés de diamants, partout le palais du roi suprême.

Le rêve de la nuit éternelle c'est l'aveuglement passager de nos cœurs; partout des foyers de lumière flamboient et la lumière

des corps est comme la lumière des esprits.

La lumière invisible pour nous, est visible pour d'autres êtres, une musique trop divine pour nos oreilles se prolonge de sphère en sphère, l'immensité la chante et l'immensité lui répond.

Et que dit cette musique ? Elle dit : paix éternelle et féconde par l'ordre et la hiérarchie, par le commencement proportionnel à la fin, par les moyens harmonieux comme les effets, par le mouvement circulaire qui produit le matin, le milieu du jour et le soir toujours renouvelés et toujours les mêmes dans la paix de l'éternelle splendeur.

Ainsi se produisent l'enfance, la jeunesse, la virilité et la vieillesse pour cet amas de molécules que nous appelons notre corps et qui semble tourner sur lui-même devant le soleil impérissable de l'âme.

Les formes variables et passagères de notre existence mortelle tournent autour de ce soleil, qui circule lui-même autour d'un foyer central qui se nomme la vérité, et la

vérité pourtant n'est que le réflecteur de l'absolu qui est l'être dans sa raison d'être l'*ainsoph* des Kabbalistes le grand ASCHER, EHEICH, des Hébreux.

Dans ce laboratoire infini de la création incessante, le feu ne s'éteint jamais, et la fournaise éternelle refond l'airain, l'or ou le plomb des vases brisés et donne une nouvelle cuisson à l'argile qui ne s'est pas assez durcie au feu, c'est ce que les ignorants appellent l'enfer, ce que nos dogmes nous représentent par le purgatoire, mais cela existe spirituellement par la force des lois de la vie et non matériellement dans un lieu quelconque, c'est un travail et non un supplice, c'est un remède et non un châtiment, c'est si l'on veut l'expiation, mais ce n'est jamais la vengeance.

Et de quoi donc, et de qui donc, le Tout-Puissant peut-il jamais avoir à se venger ?

Il venge les justes dira un fanatique ; mais quoi ! n'ordonne-t-il pas à ses justes de demander le pardon de leurs ennemis et ne s'engage-t-il pas dans l'évangile à leur accorder tout ce qu'ils lui demanderont ?

Dieu ne veut pas la mort du pécheur, dit encore l'Ecriture sainte, mais qu'il se repente et qu'il vive !

Si vous eussiez compris le sens de cette parole, disait Jésus aux prêtres de son temps : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice » vous n'eussiez jamais condamné des innocents.

Et c'est en vertu de l'Evangile que les maîtres cruels du pouvoir religieux ont fait mourir, non seulement des innocents, mais des justes comme Jean Huss et Savonarole, des sages comme Vanini et Giordano Bruno, des magistrats intègres comme Anne Dubourg, et jusqu'à des enfants et des femmes coupables seulement d'être inébranlables dans leur foi !

Et les successeurs de ces juges impies, osons dire de ces abominables assassins, ne les ont pas désavoués et ils prétendent encore être les maîtres de nos âmes et ils se disent infaillibles !.....

Détournons-nous et rentrons dans la paix

éternelle : la paix éternelle vaincra et absorbera un jour de manière à n'en laisser aucune trace les erreurs de ces malheureux qui veulent que le créateur se soit donné : faibles ennemis pour avoir l'horrible et lâche satisfaction de les combattre éternellement, elle étouffera ou plutôt laissera mourir dans le silence qui dévore la parole inutile, les vains blasphèmes de l'enfer, elle effacera le souvenir des erreurs et des crimes et ne laissera régner éternellement que la paix et la vérité.

Ayons une confiance absolue en Dieu sans désir et sans crainte, ne cherchons pas à expliquer ce qu'il ne nous est pas donné de connaître, la nature nous instruit assez de ce qu'il nous est nécessaire de savoir, soyons sobres de suppositions et défions-nous de nos rêves. Dieu a placé entre les jours plus ou moins longs de nos existences successives un sommeil profond qui retrempe nos âmes dans l'oubli, il nous épargne les anxiétés de la prévoyance comme les remords du souvenir, nous avons déjà existé puisque nous existons mais nous ne nous souvenons

de rien, pas même de ce que nous avons ressenti dans les entrailles de nos mères. Il en sera sans doute ainsi dans notre existence future ; à chaque jour suffit son mal.

L'enfant qui se trouve bien dans les bras de sa mère pleure quand elle le pose à terre pour le faire marcher, c'est ainsi que nous nous plaignons dans les épreuves de la vie ; puis, quand animé et tenu en éveil par les jeux du soir l'enfant refuse de se livrer au sommeil, sa mère qui sait mieux que lui ce qu'il lui faut, le déshabille et le pose dans son berceau malgré ses larmes ; c'est ainsi que nous luttons contre la nature dans l'appréhension de ce que nous appelons la mort, mais quand sonne l'heure du repos, la nature nous couche et le sommeil vient.

Acceptons vaillamment la vie et ne croyons pas à la mort, mais ne nous couchons pas, agités par de mauvais sentiments, si nous craignons les mauvais rêves ; si la fortune nous sourit, profitons de ce caprice de femme sans trop compter sur le lendemain, laissons

passer l'adversité en songeant à autre chose, ne nous étonnons de rien, n'importunons personne, ne cherchons pas à ouvrir les yeux des aveugles, donnons-leur un bâton, ne donnons pas de conseils aux fous, offrons-leur des grelots, ne cherchons pas à nous faire remarquer, toute célébrité est une croix ou un pilori, contentons-nous de l'estime des sages et fuyons comme des avanies les suffrages des insensés.

Nous portons en nous les semences du bien et les germes du mal, cultivons les unes et étouffons les autres ; nous avons dans notre tête et dans notre cœur le berceau du bon Dieu et la niche du diable, berçons, choyons, nourrissons notre petit bon Dieu et il grandira en nous faisant la risette, chassons le diable avec des éclats de rire et des chansons, c'est ce qu'il redoute le plus, car il est triste et chagrin ; rire c'est croire à la joie, chanter c'est prier le bonheur, chantons les matines du printemps, chantons les vêpres des vendanges, chantons les noëls de l'hiver. Aimons surtout :

aimons les beautés de la nature et n'en regardons pas les laideurs, donnons à l'Evangile Montaigne et Rabelais pour commentaires.

Philosophons comme Lafontaine, soyons élégants comme Horace, tendres comme Virgile et joyeux comme Lantara, nous aurons la paix éternelle ; ne faisons rien avec excès ; trop rire c'est vouloir pleurer, trop pleurer c'est s'acheminer vers la folie qui fait rire, conservons en tout l'équilibre, car l'équilibre c'est la paix.

Je n'ai point écrit ces pages pour la profane multitude, mais pour mes bons et savants disciples ; pour mes indulgents auditeurs, les comtes Georges et Constantin, pour les nobles et saintes dames qui m'honorent de leur estime, pour mon excellent et précieux ami le baron Spédaliéri et pour un petit nombre d'autres, que Dieu les garde de tout chagrin sans remède, et de toute joie extravagante, qu'il les bénisse dans leurs entreprises et les conserve à ceux qu'ils aiment.

Je finis en les saluant cordialement et en leur disant pour conclusion le mot de passe des frères de la Rose-Croix :

PAIX PROFONDE MES FRÈRES

FIN

LA BIBLE

Ces vers ont été retrouvés sur les pages des *Illustrirte Bilder Bibel*, suite in-folio de gravures en taille-douce de J.-M. KRAUSE, avec texte allemand ; l'exemplaire que nous avons consulté, daté de 1701, provenait de la bibliothèque d'Honoré de Balzac.

(Cf. *Eliphas Lévi, sa vie, ses œuvres*, par Lucien MAUCHEL et P. SÉDIR.)

A Madame la Comtesse

ANNA DE MNISZECH

Je vous offre ce commentaire,
Où j'aurais voulu, pour vous plaire,
Unir la foi d'un chérubin,
La science d'un vieux Rabbin
Et la finesse de Voltaire.

ELIPHAS LÉVI

L'ANCIEN TESTAMENT

LA CRÉATION

L'homme a pris pour le ciel l'horizon de ses yeux;
Il prend pour l'infini son rêve d'espérance;
Dieu fait les univers; les mondes font les dieux;
Un chaos qui finit est un Dieu qui commence.

Dieu donna pour créer la pensée aux humains,
Car le Verbe toujours révèle ce qu'il nomme.
Il posa son reflet sur l'œuvre de ses mains.
Faisons l'homme a dit Dieu : *Faisons Dieu!* ré-
pond l'homme.

Quand Dieu créa la femme et la maternité,
Il dota d'avenir l'espérance immortelle.
En révélant l'amour, il fit l'Éternité.
Saluons la mère Eve, enfants, car elle est belle.

Le Talmud des Hébreux est la clé de la Bible :
Lumineux au dedans, ténébreux au dehors ;
L'esprit seul vivifie, et les mots sont des morts
Plus le sens est profond, plus la fable est risible.

LE PÉCHÉ D'ADAM

La mort menace en vain : je veux vivre et con-
[naître ;
Pour conquérir la vie il est beau de souffrir ;
Mourir savant, aimé, libre et vainqueur, c'est
[naître ;
Vivre sans la science et l'amour : c'est mourir.

Allez vers le désir que le travail féconde,
La terre vous résiste et doit subir vos lois ;
Conquérants de l'exil, vous en serez les rois :
Vous perdez un jardin, mais vous gagnez le
[monde.

Allez de la Nature entretenir le feu ;
L'homme du Créateur doit achever l'image,
L'Eternel se complait dans les œuvres du sage,
Et le travail de l'homme est le repos de Dieu.

CAÏN ET ABEL

D'Abel et de Caïn chacun fut mauvais frère :
Le premier par torpeur, l'autre par cruauté ;
Abel ne fut pas juste : il n'a pas résisté,
Et l'on répond du mal lorsqu'on l'a laissé faire.

Mais du grand sacrifice instituant les lois,
Peut-être Abel était cette auguste victime
Par qui le meurtrier consacré dans son crime
Devint le premier prêtre et fit les premiers rois.

LE DÉLUGE

L'homme se fit démon dans le siècle de fer,
Mais du Réparateur la clémence profonde
Multiplia les eaux pour éteindre l'enfer
Et le déluge fut le baptême du monde.

Des oiseaux de Noé, la naïve merveille
Nous pose de l'amour un dilemme nouveau :
Le vilain corbeau noir n'attend pas sa corneille,
La colombe revient chercher son tourtereau.

L'ARC-EN-CIEL. — LES FILS DE NOÉ

Cherchez le sens divin du mirage solaire
Et pour ne craindre rien dans le val de douleurs,
Conciliez ensemble et l'ombre et la lumière
Et les tons opposés des diverses couleurs.

Si Dieu pouvait dormir et se montrer à nu,
Il faudrait le couvrir d'un voile impénétrable :
Si l'on doit croire en lui, c'est qu'il est inconnu;
Dès qu'on peut le comprendre, il n'est plus vé-
[ritable.

BABEL ET ABRAHAM

Bâtissons une tour qui monte jusqu'au Ciel
Composons pour nous seuls une église infailible,
Chargeons-nous de comprendre et d'expliquer
[la Bible,
Soyons Prêtres et Rois ! — Tout cela c'est Babel.

L'Etre est la vérité, c'est la réalité,
C'est la raison réelle et la justice immense,
Abraham en reçut l'exacte connaissance
Et le monde appartient à sa postérité.

Il partit voyageur rusé comme un serpent,
Fort comme Béhimoth, doux comme une co-
[lombe,
Il fit pour l'avenir un berceau de sa tombe,
Et le démon soumis le suivait en rampant.

ABRAHAM ET LOTH

Confusion des droits : c'est la pierre éternelle ;
Respecte ton prochain pour être respecté ;
Tels sont les fondements de la propriété
Que la fraternité consacre et renouvelle.

O de Melchisédech offrande salutaire !
Vin pur, pain de froment, symboles de la paix,
Sacrifice innocent, protestez à jamais
Contre le Sacerdoce avide et sanguinaire.

AGAR ET SARA

Tous les hommes sont fils de la mère éternelle :
Qu'importent les conflits d'Agar et de Sara ?
La nature qui lutte et qui triomphera
Abreuve tous ses fils à la même mamelle.

SODOME

Le plaisir criminel, c'est le plaisir stérile,
A la fécondité Dieu prête son appui;
Et, corrompant l'amour, l'homme impur c'est
Qui trompe la nature et la rend inutile. [celui

LES FILLES DE LOTH

Les seuls justes sauvés de la flamme en fureur
D'une étrange façon bénissent le Seigneur;
Et si le Saint-Esprit a dicté cette histoire,
Son secrétaire au moins l'écrivit après boire.

ISMAËL

Epoux trop complaisant, tu bannis Ismaël,
Et les fils d'Isaac sur qui la foudre gronde,
Seront chassés un jour par les peuples du
[monde,
Dans la faim, dans la soif, et dans l'exil cruel.

Tu dois régner un jour, mais c'est par l'indus-
O race d'Abraham ! et par l'activité. [trie,
Tu dois un jour régner mais par la liberté,
Quand les peuples n'auront qu'une même patrie.

ISAAC

Sacrifices humains vous êtes abolis,
Abraham devient prêtre, et reste toujours père ;
Les autels sont dressés pour le bélier solaire,
Et du sang des mortels ne seront plus salis.

REBECCA

L'épouse est le trésor de notre vie entière ;
Cherchons-la sans relâche, attendons-la long-
[temps.
Ne nous arrêtons pas aux attraits éclatants,
Mais sachons deviner en elle un cœur de mère.

JACOB ET ESAÛ

Ulysse a surmonté ce qui perdit Achille ;
Jacob va d'Esaü paralyser l'effort ;
Le plus violent tombe et cède au plus habile,
Et le plus patient est toujours le plus fort.

L'ÉCHELLE DE JACOB

Les enfants tour à tour descendent des ancêtres ;
Puis à l'arbre divin nous sommes réunis,
La vie est une échelle aux degrés infinis
Où descendent toujours et remontent les êtres.

JOSEPH

Joseph qu'on précipite en tombant se relève ;
Il encourage ainsi les justes abattus ;
Malheur à qui verra la gloire dans son rêve,
Sans la réaliser par d'augustes vertus.

PUTIPHAR

Le mal ne peut frapper l'innocent qui le brave ;
C'est ce qui rend le juste amoureux de souffrir ;
Le vice en l'accusant, croit le faire mourir,
Mais il devient martyr et cesse d'être esclave.

RÊVES DE PHARAON

Par tout front rayonnant les foules sont gui-
[dées ;
Le trône sans sagesse est un mur sans appui ;
La force est au génie et ne peut rien sans lui ;
Le vrai Maître est celui qui commande aux idées.

ÉPREUVE ET PARDON

Le juste est sans colère, il feint d'être irrité,
Pour donner plus de force à son pardon suprê-
[me ;
Son devoir c'est l'amour, sa loi, c'est la bonté :
Tel Dieu semble punir pour sauver ceux qu'il
[aime.

LE SAUVEUR

Fiers enfants d'Israël, inclinez votre tête ;
Reconnaissez Joseph que vous aviez vendu ;
Retrouvez le Sauveur que vous aviez perdu ;
Embrassez votre frère et croyez au prophète.

JACOB EN ÉGYPTÉ

Le chef de la famille est le Sauveur du monde;
Par le fils, aujourd'hui, le père est adopté.
Le signe du salut c'est la fertilité,
La patrie est la terre où le salut abonde.

LA SERVITUDE

Jacob meurt et Joseph le suivra dans la tombe.
Après le roi clément vient un maître cruel;
Bientôt le peuple élu sous le travail succombe;
La terre est un exil: il faut songer au ciel.

L'EXODE ET LES JUGES

MOISE SAUVÉ

La vanité toujours vaincra la tyrannie.
Qu'on la jette dans l'onde elle surnagera,
Qu'on la brûle, le feu la cristallisera ;
Dieu se rit des enfers, et Dieu c'est le Génie.

Lutter pour affranchir toutes les libertés,
Emanciper l'esclave et protéger les femmes,
C'est le crime éternel de ces saints révoltés
Que toujours les tyrans ont appelés infâmes.

LE BUISSON ARDENT

Que faut-il pour tirer un peuple de ses chaînes?
— Un rebelle, un maudit qui n'a ni feu, ni lieu ;
Qu'importent des bourreaux, les sceptres et
[les haines
A ce proscrit du monde ? Il vient de trouver
[Dieu.

LES PLAIES D'ÉGYPTE

Faites peur aux tyrans, fléaux de la nature,
Le sage vous prévoit et peut vous conjurer;
La science se rit de la magie impure
Et des serments d'un roi prêt à se parjurer.

En insectes impurs se change la poussière;
Dans l'océan des nuits qui couvre les humains
Dieu fait pour les élus une île de lumière,
Et garantit des poux... ceux qui prennent des
[bains.

Moyse pouvait-il infester un empire?
De mouches, de crapauds couvrait-il les maisons?
Non, mais il prévoyait les fléaux des saisons,
Et paraissait créer ce qu'il savait prédire.

LA PAQUE

L'ange exterminateur des enfants, c'est le vice;
La vertu ressuscite et conserve les morts;
La vertu donne au sang l'éclat du sacrifice,
Où sa gloire a brillé, n'entrent plus les remords.

Communiez ensemble à l'agneau du passage ;
Marquez de son sang pur le seuil de vos réduits ;
Le terrible envoyé qui traverse les nuits,
Du sauveur immolé respectera l'image.

L'agneau c'est l'innocente éternelle victime,
C'est la douceur sans tache, amante du pardon ;
C'est la blancheur terrible aux noirceurs du
[démon ;
C'est la vertu qui meurt pour effacer le crime.

LA MER ROUGE

La mer ouvre son sein, puis bientôt applanie,
Elle engloutit l'orgueil et les armes d'un roi ;
Le peuple est escorté de prodiges ! Pourquoi ?
— Il a pour conducteur un homme de génie.

LA MANNE

Les succès de l'audace et les fruits de l'étude
Ont aidé le grand homme à sauver Israël ;
Il sait utiliser pour cette multitude
La source des rochers et la manne du Ciel.

LES AMALÉCITES

Un geste de Moïse a brisé des cohortes;
Il connaît son empire, il monte au Sinaï;
Il est seul, et ses mains sont encore assez fortes
Pour venger l'Eternel que le peuple a trahi.

LE TABERNACLE

La crainte offre du sang sur l'autel des victimes;
Sur l'autel des parfums, l'amour offre l'encens;
L'esprit voit la lumière aux sept rameaux puis-
[sants;
L'arche est le résumé des mystères sublimes.

LE VEAU D'OR

Pendant qu'au Sinaï, Dieu travaille la pierre,
Tout Israël se vautre autour d'un monstre d'or.
A quoi servent le bruit, la foudre et le tonnerre,
Quand la foule des sots croit Dieu plus bête encor?



NADAB ET ABIHU

Le feu sacré dévore et consume les âmes ;
Il faut s'en rendre maître ou périr foudroyé,
Par la force du ciel, l'encensoir est broyé,
Dès qu'il ne contient plus les éternelles flammes.

CORÉ, DATHAN ET ABIRON

Sacerdoce jaloux, voilà de tes miracles !
En touchant l'encensoir on usurpa la mort ;
Le plus lâche toujours, se rallie au plus fort,
Et tout est excusé par la voix des oracles.

LE SERPENT D'AIRAIN

C'est la réalité qui dévore nos songes ;
Par des serpents de feu ton cœur est tourmenté,
Mais le serpent d'airain de la fatalité,
Apaise tes désirs et détruit tes mensonges.

D'Alexandre le Grand qui fait ici l'histoire?
Alexandre sut vaincre et se montra clément.
Les héros de la Bible agissent autrement,
Et dans la boucherie ils traînent la victoire.

Mais ces barbares Juifs ont un dogme absolu ;
Alexandre fut Dieu, puis mourut dans l'ivresse ;
Josué préparait un Trône à la Sagesse
Et du Dieu d'Israël le culte a prévalu.

Alexandre traitait les rois vaincus, en rois ;
Josué les traitait en victimes immondes.
Dans ce livre où le ciel aime à cacher ses lois,
Les absurdités même ont des raisons profondes.

Les Hébreux à pied sec ont passé le Jourdain ;
Le chemin fut tracé par douze blocs de pierre ;
La fable est merveilleuse et l'histoire est sin-
[cère :
Sans broncher pour si peu, suivons notre che-
[min.

LES MURS DE JÉRICHÔ

Les murs sont renversés au son de la trompette
Ils ont tombé d'eux-mêmes : adorons le Dieu
[fort.
Les remparts de l'enfer auront le même sort.
Il n'est qu'un Dieu, c'est Dieu ! Moïse est son
[prophète.

Lorsqu'un peuple est en marche on ne l'arrête
[pas.

Le progrès éclatant renverse les murailles
La bastille géante a vomi ses entrailles,
Elle s'est écroulée au seul bruit de nos pas.

LE SOLEIL ARRÊTÉ

Josué dans sa marche arrête le soleil !
— C'est la terre qui tourne, a crié Galilée !
— Eh ! qu'importe cela ? Cette histoire voilée
Veut dire qu'on ne vit jamais un jour pareil.

AOD TUE ÉGLON

D'un monarque oppresseur peut-on percer le sein?
Doit-on sauver un peuple au prix du sang d'un,
[homme?

Quand Brutus fut défait il fut un assassin!
Il serait un héros, s'il eût délivré Rome!

GÉDÉON

Souvent les ennemis de notre liberté
Se cachent dans la nuit de nos propres systèmes;
Mais brisons nos erreurs, montrons la vérité,
Restons dans la lumière, ils périront d'eux-
[mêmes.

SAMSON

Le nœud sort du lion, la douceur de la force,
Mais la force à son tour cède à la volupté,
Puis renaît dans la peine; ici la vérité
Perce de toutes parts sa fabuleuse écorce.

RUTH ET BOOZ

La femme juive ici trouvera des leçons :
Soyez infatigable au métier de glaneuse,
Ris du vieillard vaut mieux que folâtres garçons ;
Fille qui sait glaner deviendra moissonneuse.

SAMUËL

Le prêtre Samuël fut l'ennemi des rois,
Et le vieux roi Saül fut le bourreau des prêtres ;
Tous deux avaient raison, Dieu règne par ses lois,
Et devant l'Eternel les tyrans sont des traîtres.

Les prêtres et les rois se haïront toujours,
Tant qu'ils voudront régner au gré de leur ca-
[price ;
Ils pourraient se prêter un mutuel concours
S'ils étaient les appuis de la sainte justice.

MORT D'HÉLI

L'arche sainte n'est rien quand le prêtre est
[menteur ;
Quand l'esprit fait défaut, les rats mangent l'idole ;
Le grand-prêtre périt dès que le Dieu s'envole,
Mais l'arche est un fléau pour le profanateur.

DÉFAITE DES PHILISTINS

Un orage soudain favorise vos armes,
Soldats du Dieu vivant, combattez pour la foi ;
Soldats du vrai pouvoir triomphez pour le roi,
Mais Dieu ne veut jamais ni le sang, ni les
[larmes.

JONATHAS

C'est la religion jalouse de la gloire
Qui punit les héros et renverse les rois.
Toi qui tombas martyr, dis-moi ce que tu crois ;
Le trépas t'apprendra ce que tu devrais croire.

DAVID

Le roi n'est pas celui qui règne et qui commande ;
C'est celui qui du peuple abat les oppresseurs,
C'est celui qui détruit les géants agresseurs,
Et plus l'homme est petit, plus la victoire est
[grande.



SAÛL

Le despotisme usé se transforme *en folie*.
Le tyran détrôné veut tuer son sauveur,
Mais du peuple éclairé la secrète faveur
Reste avec le héros qu'on chasse et qu'on oublie.

EXIL DE DAVID

Adieu, noble proscrit, ton ami t'abandonne,
Pour la dernière fois, il est fier de te voir,
Il reste où le retient un rigoureux devoir,
A lui la mort, à toi l'exil et la couronne.

ABIGAÏL

Abigaïl trahit son mari pour son maître;
Elle sauve Nabal, mais Nabal en mourra;
Femme, elle a deviné que David règnera
Et d'avance, elle exploite un veuvage peut-être.

LA PYTHONISSE D'ENDOR

Pourquoi viens-tu du prêtre éveiller le fantôme
Dans les antres d'Endor, ô monarque insensé ?
Quand un maître du monde évoque le passé,
Il a déjà perdu sa vie et son royaume.

L'AMALÉCITE

Toi qui veux être roi, punis les régicides ;
Frappe les assassins de ton prédécesseur ;
Sois sans pitié pour eux, pour que ton succès-
Ne doive pas le trône à tes amis perfides. [seur

BETHSABÉE

Les rois ne règnent pas au gré de leur caprice ;
Par l'abus du pouvoir ils perdent tous leurs droits ;
La lâcheté se tait devant l'orgueil des rois,
Et tout leur est soumis, excepté la justice.

ABSALON

L'adultère produit l'inceste fratricide;
Le père était pécheur, le fils est révolté;
Le repentir implore en vain l'impunité;
La mort vient sur les pas du crime qui la guide.

PÉNITENCE DE DAVID

David devient folâtre, et danse devant l'Arche;
Pour un bon mouvement Osa meurt foudroyé.
Le roi s'arrête enfin sur le prêtre appuyé,
Le prêtre peut s'asseoir, le sacerdoce marche.

AVÈNEMENT DE SALOMON

C'est le prêtre qui fait le prince légitime;
L'ainé royal périt du peuple abandonné;
David à son bâtard, lègue en mourant des cri-
Mais le prêtre l'excuse et tout est pardonné. [mes,

LE CHOIX DE SALOMON

Salomon, que veux-tu ? la gloire, la richesse,
Les triomphes des yeux, les délices du goût ?
— Non, Seigneur, donnez-moi seulement la sa-
[gesse.
— Bien choisi, mon enfant ! avec elle on a tout.

LE TEMPLE DE SALOMON

Un temple, des palais, hélas ! puis des ruines.
Le luxe, le plaisir, puis la satiété.
Vanté, vanité, tout n'est que vanité,
Réalités du monde, et chimères divines !

Les dieux aiment le sang, la graisse et la fumée,
Bâissez donc un temple auguste et spacieux,
D'où puisse, nuit et jour, s'élever jusqu'aux
[cieux,
L'insupportable odeur de la chair consumée.

Ce temple tombera sans qu'il en reste rien ;
Dieu demande de nous un autre sacrifice :
Nos cœur sont ses autels, son culte, c'est le bien ;
Il est la vérité, la vie et la justice.

LA VIEILLESSE DE SALOMON

On dit que Salomon, négligeant le vrai Dieu,
Dans sa vieillesse admit des idoles infâmes,
Hélas ! il est permis de délirer un peu
Lorsqu'on a soixante ans et plus de trois cents
[femmes.

Israël s'en retourne aux autels du veau d'or ;
— Voilà donc tout le fruit de ce règne superbe !
Toute grandeur se fane et sèche comme l'herbe,
L'homme meurt de misère auprès de son trésor.

LE SCHISME

Encor des rois, encor des chaînes,
Encor des victimes humaines
Et des prophètes égorgés !

Toujours l'encensoir et les armes,
Toujours du sang, toujours des larmes,
Et des dieux tristement vengés !

JÉZABEL

Achab et Jézabel, les chiens anthropophages,
Et Jéhu plus cruel que les chiens dévorants,
Tas d'animaux impurs, pontifes et tyrans,
Magiciens de Baal et prophètes sauvages.

RAVISSEMENT D'ÉLIE

Hélias est traîné par des coursiers de feu ;
Elie est enlevé sur un char de lumière.
Ils reviendront tous deux pour consoler la terre,
Car l'homme de génie est le flambeau de Dieu.

LES ENFANTS ET LES OURS

Enfants de l'ignorance, insultez au génie,
Contestez les rayons que vous ne voyez pas.
La bêtise toujours par la bête est punie,
Et l'erreur de la vie appelle le trépas.

LA SUNAMITE

Elisée, Elischah veut dire un homme-Dieu ;
Pour l'enfant de Sunam, pour la veuve docile,
L'huile ne tarit plus, la mort semble être un
Et déjà cette histoire ébauche l'Évangile. [jeu,

SAMARIE

C'est ici qu'apparaît le précepte chrétien
De ne pas se venger d'un ennemi sans armes,
De prévenir le sang en essuyant les larmes
Et de vaincre le mal par la force du bien.

MORT DE JÉZABEL

Vous avez beau farder la tyrannie impure,
Vous gravissez en vain les sommets de Babel,
Car au pied de la tour, attendant leur pâture,
Dans l'ombre, on voit errer les chiens de Jézabel.

THAUMATURGIE

La résurrection, vieux dogme rabbinique,
Nous apparaît ici pour la première fois :
Les reliques des saints revendiquent leurs droits
Et cette histoire juive est toute catholique.

DÉFAITE DE SENNACHÉRIB

Pàle Sennachérîb où donc est ta victoire ?
Le Simoun a passé sur tes soldats sans gloire ;
Les monarques dictaient leurs ordres absolus :
J'ai détourné la tête, ils n'étaient déjà plus.

EZÉCHIAS

Voici le grand soleil, voici des colonnades,
Voici des potentats debout sous les arcades,
Tous semblent adorer le pilier du milieu,
Peut-être pensent-ils que le pilier c'est Dieu.

Mais il n'est point de centre à l'incommensu-
Dieu tout entier partout débordel'infini, [rable ;
C'est l'absolu sans forme, à toute forme uni,
C'est l'unité qu'on rêve, égale à l'innombrable.



MOLOCH

L'antique Dieu Moloch dans ses bras étouffants
Et sur son cœur de feu consumait les enfants.
Du célibat chrétien la sagesse inféconde [monde.
Les dévore du moins avant qu'ils soient au

SABÉISME

Dans leur astronomique et vaine idolâtrie
Les anciens adoraient la lune et le soleil ;
Notre culte chrétien n'a plus rien de pareil :
Le soleil, c'est Jésus, et la lune, Marie.

Dans les astres, Dupuis voit la réalité ;
Il croit que la pensée est l'ombre des étoiles.
Mais du rêve éternel, les soleils sont les voiles :
Intelligence, amour, voilà la vérité.

CALAMITÉS

Ici nous retournons aux Paralipomènes :
Voici le roi David qui choisit un fléau ; [beau,
Le peuple qu'on dénombre au profit du tom-
Et le diable qui veut des victimes humaines.

VICTOIRE DE JOSAPHAT

Le soleil pour les uns, la foudre pour les autres :
Voilà ta vieille erreur, égoïste Israël !
Aussi ta loi tourmente, et ton dogme est cruel.
— Le soleil luit pour tous, disent les vrais apôtres.

JOAS ET ZACHARIE

Le roi règne et gouverne au nom de ses ancêtres ;
Le prêtre doit du ciel interpréter la loi.
Si le prêtre aujourd'hui conspire pour le roi,
Demain le roi jaloux renversera le prêtre.

MALHEURS D'ISRAËL. — LES PROPHÈTES

Ici tout recommence, et jamais ne s'achève ;
L'idée inébranlable a bâti la cité ;
La force la renverse et la foi la relève,
Mais la cité durable est dans l'éternité.

Voici Jérusalem qui sort de ses ruines ;
Puis viendront les Romains qui la désoleront,
Qui lui succèdera ? — La ville aux sept collines.
— Puis après celle-ci ? — Nos enfants le sauront.

ESTHER

Voici la juive adroite et le roi bête fauve ;
La reine d'un sérail devient l'ange du ciel ;
Les mystères d'Etat sont des secrets d'alcôve,
Et l'opprimé d'hier, demain sera cruel.

MORT D'AMAN

Pour perdre un ennemi, l'inviter à sa table,
Traiter un suppliant comme un vil séducteur,—
Ce récit, j'en conviens, est peut-être menteur,
Mais, très certainement, il est peu respectable.

JOB

Voici du grand Job la symbolique histoire :
La légende du mal qui se transforme en bien ;
Voici de l'avenir le mystère chrétien :
C'est par les grands tourments qu'on arrive à la
[gloire.

LES PSAUMES

Les poètes sacrés jamais ne sont coupables;
David fut un brigand, puis un roi criminel ;
Il fut perfide ami, père lâche et charnel,
-- Oui, mais il composa des psaumes admi-
[rables.

LES PROVERBES

Fables, mythes sacrés, saintes métamorphoses,
Salomon sur vous tous a dit la vérité;
Nous ne connaissons rien du fond de toutes
Vanité, vanité, tout n'est que vanité. [choses :

L'ECCLÉSIASTE

De ses jours ici-bas qui peut savoir le nombre?
Favoris du bonheur, sans espoir jouissez;
Elus de la douleur, taisez-vous et passez,
Car des humains la vie est le rêve d'une ombre.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Pour nous donner l'amour, Dieu fit la femme
[belle;
Celui qui sait aimer est un homme parfait;
Celui qui fut aimé, peut mourir satisfait :
Il a connu la vie et la joie éternelle.

PROPHÉTIE D'ISAÏE

Là fut Jérusalem ! et son Temple peut-être
Surmontait le coteau maintenant dévasté.
Dieu n'en promet pas moins, au gré d'un autre
[prêtre,
A quelque nouveau temple une autre éternité.

JÉRÉMIE

Les lamentations du vieillard Jérémie
Attendrissent notre âme au lieu de l'exalter.
Quand vient l'éboulement de la terre ennemie,
Il faut prendre la pioche et non se lamenter.

ÉZÉCHIEL

Allons, réveille-toi, poussière de la tombe !
La mort n'existe pas et la vie est partout.
Parce qu'on fauche l'herbe, elle est toujours de-
La nature, à jamais, relève ce qui tombe. [bout;

LA JEUNESSE DE DANIEL

Les éphèbes du roi, nourris par des eunuques,
Apprennent la science, et sont plus forts que
Daniel deviendra le conseiller, l'appui, [lui.
Ou le juge irrité des royautes caduques.

NABUCHODONOSOR

Regarde Babylone et ton faste superbe !
Regarde-la, prophète, et dis : elle est à moi !
C'est toi seul dans ses murs qui règnes quand le
[roi
N'est qu'un vil animal digne de brouter l'herbe.

LE FESTIN DE BALTHAZAR

Quand nous sommes joyeux, quand nous fai-
[sons bombance,
Sur le mur de la salle où fument nos repas,
La main de la mort blême écrit notre sentence.
Balthazar la voyait... Nous ne la voyons pas.

OSÉE

Du prophète Oséas passons les aventures :
Il commit, nous dit-on, l'adultère inspiré.
Il faut faire une corne à ce texte sacré,
Pour en cacher du moins les images impures.

JOËL

Joël dit que Dieu parle à l'esprit de tout homme,
Et que par la raison l'on connaît l'Eternel ;
Que l'âge mûr sourit au rêve maternel,
Et que Dieu détruira Jérusalem et Rome.

AMOS

Amos est un berger qui consulte les chênes ;
Il demande aux roseaux ce que peuvent les rois ;
De la Nature immense, il reconnaît les lois
Et mesure au cordeau les vanités humaines.

ABDIAS

Le soleil est nouveau ; la campagne étincelle ;
Abdias a pleuré les jours qui ne sont plus,
Et voit, en souriant, renaître les élus
Dans la Jérusalem triomphante et nouvelle.

JONAS

Jonas dans la baleine ! ô l'étonnante histoire !
Tel est l'homme pourtant au ventre de la mort ;
Mortel il voit la tombe, immortel il en sort.
Où se tait la raison, l'espérance peut croire.

MICHÉE

Le prophète Michée annonce le Messie,
Issu de Bethléem, le hameau de Juda;
La légende bientôt suivra la prophétie;
Et c'est ainsi que Dieu vers Jésus nous guida.

NAHUM

Nahum entend le bruit de la cavalerie,
Et le graveur moderne y joint quelques canons;
Voici Mars et Pallas, des glaives, des clairons,
Et de la guerre enfin la fantasmagorie.

HABACUC

Habacuc enlevé par un poil de sa tête
Enjambe les éclairs et n'y voit que du feu.
Il décrit au hasard la colère de Dieu,
Et n'en reste pas moins un sublime prophète.

ZÉPHANIAS

Vous prétendez que Dieu vous mit le glaive en
[main,
Peuple qui florissez par le droit de conquête?
Mais le glaive est resté pendu sur votre tête :
Le vainqueur d'aujourd'hui sera vaincu demain.

HAGGÉE

Une terre sans nom, de ruines couvertes,
Voilà cette Judée, opulente autrefois !
Quels démons ont poussé les peuples à leur
[perte ?
— L'avarice du prêtre et les crimes des rois.

ZACHARIE

Un grand roi doit venir avec un grand pontife;
Les prophètes l'ont dit : roi, prêtre sont venus;
Mais le roi, c'est Hérode, et le prêtre, Caïphe;
Les sauveurs qu'on attend sont encore inconnus!



MALACHIE

Le feu réparateur qui punit les pervers
Est celui qui des bons fait mûrir l'espérance ;
Le soleil donne à tous la vie et l'abondance,
Et c'est le désespoir qui creuse les enfers.

JUDITH

De la brave Judith voici l'histoire affreuse :
Elle trompe Holopherne et reste vertueuse ;
Elle inspire une orgie, assassine un amant...
— O mon Dieu ! tu te sers d'un étrange instru-
[ment.

LA SAGESSE

Voici le grand palais de l'humanité sainte ;
Les rois viennent baiserses triomphantes mains ;
Elle invite au travail les peuples souverains,
Et les réunit tous dans une même enceinte.

TOBIE

L'histoire de Tobie est une Bible entière ;
Qui la comprendra bien connaîtra l'avenir,
Comment le fils unique un jour doit revenir,
Et comment le vieillard reverra la lumière.

LE LIVRE SIRACH

Pour les rendre meilleurs, il faut tromper les
[hommes ;
Les trompeurs sont trompés autant que nous le
[sommes ;
On remédie au mal par d'autres plus grands
[maux,
Et l'on prétend que l'homme est roi des ani-
[maux.

PROPHÉTIE DE BARUCH

La loi n'est pas connue et l'on veut qu'elle oblige ;
Dieu nous bande les yeux et nous dit : cherchez-
[moi !
Dans cette chambre obscure où les parque la foi,
Les croyants ont tourné ; moi, j'échappe au ver-
[tige.

LES MACCHABÉES

Tuer pour venger Dieu, quel sacrilège horrible !
Et ce crime exécration est vanté par la Bible !
Dieu pourtant dans ce livre a consigné ses lois,
Mais le diable a sa place aussi quelquefois.

ANTIOCHUS

De l'Inquisition saluez les ancêtres :
Voici la cruauté qui torture la foi.
Et la brutalité qui veut faire la loi,
Et le sang qui jaillit sur la robe des prêtres.

SUZANNE

Voici les deux vieillards jugés par un enfant.
La sagesse n'est pas toujours une habitude,
Et le passé, tremblant dans sa décrépitude,
Doit toujours faire place au progrès triom-
[phant.

BEL

Le sacerdoce vit des erreurs du vulgaire.

— Si vous nous payez mal, Satan vous mangera ;
Mais à leur grand serpent, ne faisons pas la
[guerre,
Invoquons la science, et le dragon mourra.

LE NOUVEAU TESTAMENT

Enfin voici l'Eglise et la porte de Rome,
Voici l'élu promis par l'ange Gabriel.
L'Ancien Testament, c'est Dieu tonnant au Ciel ;
Le Nouveau Testament, c'est Dieu vivant dans
[l'homme.

SAINT MATHIEU

L'Evangile de saint Mathieu
C'est l'histoire humaine de Dieu.

LES CLÉS DE SAINT PIERRE

Dieu donne ses clés à saint Pierre :
C'est le travail et la prière.

LE THABOR

Moyse, Elie et Jésus-Christ
Sont trois hommes d'un même esprit.

LA CÈNE

Jésus fondant un culte aimable
Veut que l'on communie à table.

SAINT MARC

De saint Marc voici le Lion :
Peuple, à bas la rebellion.

LES ÉLUS

Jésus bénit les bonnes âmes,
Les petits enfants et les femmes.

LA MORT DE JÉSUS

Pour nous il s'est sacrifié,
Et les juifs l'ont crucifié.

SAINT LUC

Dans sa naïve parabole,
Saint Luc est un taureau qui vole,

LA RÉDEMPTION

Peuples rivaux soyez amis :
Tous vos péchés vous sont remis.

LA PORTE DU CIEL

Jésus révèle à ses apôtres
Qu'il faut s'aimer les uns les autres.

L'AIGLE

Saint Jean, c'est l'aigle sans pareil
Qui crie en fixant le soleil.

LES MIRACLES

Viens, Lazare ! sors de la terre !
Ne pêche plus, femme adultère !

LA FOI

Jésus est mort en vérité,
Mais la foi l'a ressuscité.

LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT

Le Saint-Esprit vient au Cénacle
La foi propage le miracle.

LES DEUX APOSTOLATS

Saint Paul est roi, saint Pierre est prêtre :
Des chrétiens, Dieu seul est le maître.

LES DERNIERS SERONT LES PREMIERS...

Des saints apôtres, le plus grand
Était un pauvre tisserand.

LA CHUTE DES IDOLES

A bas, malgré flèches et chiens,
La diane des Ephésiens.

LE RAVISSEMENT DE SAINT PAUL

Au troisième ciel on enlève
Saint Paul qui ne sait pas s'il rêve.

LE MARTYRE DE SAINT PIERRE

De la terre éloignant ses pas,
Saint Pierre est mort la tête en bas,
Pour dire à l'Eglise Romaine
Que le ciel seul est son domaine.

L'APOCALYPSE

Voici l'Apocalypse, ouvrage souverain,
Tout plein d'allégorie et d'ombre orientale ;
Temple de l'Occultisme, aux sept portes d'airain
Qu'ouvriront sans effort les Clés de la Kabbale.

Sept vertus font la guerre aux vices capitaux ;
L'esprit, par la raison, triomphe de la Bête ;
Les faquins couronnés tombent de leurs tréteaux
Et Dieu dit aux martyrs de relever la tête.

L'Eglise, c'est la Femme enceinte du Soleil,
C'est l'humanité même en travail de lumière ;
Le progrès qu'elle enfante à Dieu devient pareil
Et poursuit lentement sa brillante carrière.

Babylone est tombée et l'enfer est vaincu :
L'Eternité pour nous s'unit avec la vie ;
Les justes revivront parce qu'ils ont vécu,
Et la cité nouvelle au bonheur nous convie.

CONCLUSION

Ainsi finit ce livre obscur et radieux,
Grand comme l'infini, fautif comme nous
[sommes ;
Etrange accouplement de la terre et des cieux,
Pensé par l'Eternel, mais écrit par des hommes.

FIN

LA BIBLE DE LA LIBERTÉ
(Extraits)

En face du Catéchisme de la Paix, ce magnifique code de morale universelle, nous avons cru qu'il serait d'un intérêt tout particulier pour le lecteur, de lui présenter des extraits de l'une des premières œuvres d'Eliphas Lévi. la Bible de la Liberté, déclamation aussi pleine de force et d'exaltation contre l'ordre social actuel que le Catéchisme de la Paix est une homélie de mansuétude. La comparaison du point de départ de la pensée du Maître et de son point d'arrivée sera, nous l'espérons, aussi intéressante que fructueuse.

L'ÉDITEUR

PRÉFACE

A vous tous, cœurs souffrants, malades et brisés, qui avez besoin d'amour, et qu'on n'aime pas en ce monde mauvais ;

A vous, exilés, qui voyagez sur la terre sans y trouver une patrie, et qui pleurez en regardant le ciel ;

Espérez, mes frères ; car le consolateur ne tardera pas à venir.

Lorsque le Christ, abandonnant la terre, s'éleva glorieux dans les nuées du ciel, ses disciples se croyaient orphelins et pleuraient.

Mais des anges les consolèrent en leur disant :
« Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là pleurant et regardant le ciel ? Celui qui s'en va reviendra plus glorieux encore.

Et c'est ce que je vous dis, à vous, pauvres

brebis délaissées d'une religion qui semble avoir quitté la terre.

Ne soyons pas des hommes de Galilée ; le monde entier est notre patrie.

Et notre Dieu n'est pas seulement le Dieu de Jérusalem ou de Rome ; c'est le Dieu de tout l'Univers.

La synagogue des Juifs croyait avoir seule des promesses d'Eternité ; et voilà que le Christ est venu une fois, et a aboli la loi de Moïse en l'accomplissant d'une manière plus sublime.

Il est vrai que Moïse avait annoncé un autre prophète.

Mais le Christ n'a-t-il pas annoncé la venue de l'esprit d'intelligence qui enseignera toute vérité, et qui fera de l'humanité une famille de prophètes ?

J'ai encore beaucoup de choses à vous enseigner, dit-il à ses apôtres ; mais vous ne pouvez maintenant les supporter.

Il est nécessaire que je quitte la terre, ajoute le Sauveur ; car si je ne m'en vais point, le consolateur ne viendra point ; mais lorsque je m'en irai, je vous l'enverrai.

Le Christ doit donc faire place sur la terre au consolateur.

Si le grain jeté dans la terre ne meurt point, dit encore le Maître, il reste seul et infructueux ; mais s'il se corrompt et meurt, il rapporte des fruits en abondance.

La semence du Christ a donc dû mourir pour germer.

C'est pourquoi, pauvre peuple attelé à la charrue, console-toi : la moisson sera belle.

Voici venir le temps annoncé par le prophète Joël.

En ces jours-là, dit le Seigneur, je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes ; et l'homme ne dira plus à son frère : « Connais le Seigneur ; car tous le connaîtront et l'aimeront dans la liberté de l'esprit.

Voici ces jours de plénitude qui succéderont à la stérilité et à la grande apostasie, ces jours de la virilité chrétienne dont parle l'apôtre, lorsqu'il promet à l'humanité qu'elle sera un jour délivrée des lisières de la hiérarchie et du despotisme des prêtres.

La nouvelle synagogue est devenue stérile

comme l'ancienne ; et cette Lia, aux yeux malades, est jalouse des enfants de Rachel.

J'entends déjà le conseil de Caïphe crier contre moi : « Il a blasphémé ! Et des voix hypocrites répondre sourdement : « Il mérite la mort ! » Je ne m'en étonne pas ; j'ai lu le récit de la passion du Maître.

Mais, comme l'ancienne, la nouvelle synagogue doit confesser son impuissance devant les Césars dont elle est l'esclave, et dire : crucifiez-le ; car il ne nous est plus permis de tuer personne.

Le sceptre est donc tombé des mains de Judas, et vous êtes obligés de flatter ce que vous haïssez, afin qu'ils se fassent bourreaux et qu'ils servent à votre haine.

Frères, je vous pardonne et je vous plains et Dieu m'est témoin que je voudrais être anathème pour vous, mais j'obéirai à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Les signes annoncés ont paru ; le cadavre attire les aigles, et l'éclair de l'intelligence brille de l'Orient à l'Occident.

Voilà le second avènement du Christ incarné

dans l'humanité ; voilà l'homme-peuple et Dieu qui se révèle.

Hosannah à celui qui vient au nom du Seigneur !

LA BIBLE DE LA LIBERTÉ

DIEU

Dieu est l'être. Il est parce qu'il existe quelque chose ; et ce qui est est Dieu.

Dans tout ce qui existe nous concevons l'être et nous ne comprenons pas le néant ; nous ne pouvons douter de l'existence de l'être, mais nous ne savons pas pourquoi il est, ni ce qu'il est.

La raison première de l'être est un mystère que l'homme ne peut pénétrer ; il faut pourtant que cette raison existe et qu'elle ait existé toujours ; car nous ne supposons pas que rien ne puisse naître de rien. Cette raison doit être intelligente, puisque l'intelligence existe ; elle doit être bonne, puisque le mal n'est qu'une privation d'être, et que la plénitude de l'être, soit au moral, soit au physique, constitue ce que nous appelons le bien.

Or, une intelligence bonne doit être expan-

sive, et la bonté qui s'épanche n'est autre chose que l'amour. La raison première est donc intelligence et amour.

Mais la raison de l'être n'est pas hors de l'être; autrement l'être ne serait plus.

Dieu n'est pas hors de la nature, puisque les hommes sont convenus d'appeler Dieu la cause première : Dieu est dans tout ce qui existe; on dit qu'il crée toute chose; parce qu'il est la cause de l'existence de toute chose; mais cette cause ayant existé toujours, n'a jamais été sans produire son effet. Rien de ce qui existe n'a commencé, et les formes qui varient sans cesse sont elles-mêmes le résultat nécessaire des combinaisons éternelles des nombres qui se meuvent en cercle autour de la grande unité.

Quand une heure sonne à ce cadran immense, une création nouvelle apparaît, mais elle sort de la précédente, comme pour nous le temps sort du temps; l'horloge de l'éternité roule et déroule sans cesse son mouvement infini, et les insectes qui pullulent dans la poussière de ses rouages comptent de longues suites de siècles entre les mouvements rapides de son balancier.

A quoi comparerai-je encore la cause première, dans son repos laborieux au centre du cycle éternel ?

Elle est comme une bouche qui aspire, respire et aspire sans cesse.

Son souffle chasse, dans l'espace, des milliers de mondes nouveaux; puis ses lèvres mystérieuses s'entr'ouvrent et les attirent par une aspiration ineffable.

Ainsi Dieu rejette et absorbe; il réprouve et il choisit; mais il ne repousse que pour attirer, et les damnés d'un monde qui finit sont les élus d'un monde qui commence.

Car l'être qui repousse le néant s'épanche; et l'être qui attire le néant absorbe la mort dans la vie.

Dieu est comme la mer qui a son flux et son reflux, sans que ses eaux augmentent ou diminuent.

O hommes qui regardez le ciel, pourquoi cherchez-vous Dieu hors de vous? Est-ce que vous ne sentez pas votre existence?

Dieu est en vous, puisque vous êtes; mais qu'est-ce que Dieu est en vous?

Il est intelligence, puisque vous comprenez.

Il est amour, puisque vous aimez. Il est expansion par la forme et la voix, puisque vous avez une forme et une voix.

Et maintenant pourquoi me dites-vous de vous montrer le Père? Regardez-vous vous-mêmes, et vous aurez vu le Père; regardez-moi, et vous

aurez vu Dieu, car le Père est en nous et nous sommes en lui.

Allez à l'Orient et à l'Occident; montez sur le char volant des nuages et courez sur l'aile des vents; volez à travers l'immensité sur les sentiers des étoiles du matin; vous pourrez voir d'autres formes et entendre des voix jusqu'alors inconnues à votre oreille, mais vous ne verrez pas un autre Dieu.

Que parlez-vous du ciel? Le ciel est l'espace où flottent les mondes. La terre que vous habitez est un atome perdu dans l'atmosphère céleste et qui reluit dans un rayon d'une étoile. Vous êtes dans le ciel, et la terre n'est que l'escabeau de vos pieds. Que voulez-vous chercher dans l'espace?

Dieu n'est pas plus dans le ciel que sur la terre; mais il est dans tout ce qui est, et il est tout ce qui est.

Il est tout entier partout et il n'est contenu nulle part.

Il se révèle où se manifeste la vie, et il se cache dans les ténèbres qui nous font rêver la mort.

Mais la mort n'est pas, car elle ne peut être en même temps que la vie; et le néant ne peut être que lorsqu'il n'est pas.

Que celui qui a des oreilles pour s'entendre s'applique à entendre!

Pourquoi êtes-vous tristes et délaissés, enfants altérés de vérité et d'amour ?

Oh ! regardez et voyez combien Dieu est beau ! Comme il resplendit dans le soleil ! Comme il est suave dans l'azur du firmament ! Comme il rit dans l'air embaumé par les fleurs ! Comme il est riche sur la terre !

Eh quoi ! vous secouez la tête et vous pleurez ! Vous sentez un vide dans votre cœur et vous vous découragez de vivre !

Oh ! Sachez qu'il n'y a point de vide en vous : c'est la plénitude de Dieu qui déchire votre âme pour la dilater.

Vous êtes tristes parce que l'heure de l'enfantement est venue, et vous ne sentez que le mal, parce que le mal en vous est en travail du bien.

Consolez-vous ; le bien existe ; le bien est éternel : le bien c'est Dieu.

Et c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes.

Ne pleurons pas, enfants nouveau-nés, parce que nous ne voyons pas encore notre mère qui nous a enveloppés de langes, et qui nous berce sur son cœur.

Encore quelques jours et nos yeux s'ouvriront, et nous verrons les siens nous sourire.

LA LIBERTE

Si Dieu est notre père, nous ne sommes donc pas ses esclaves, et comment serions-nous les esclaves des hommes ?

L'enfant s'asseyait à la table du père, et c'est le père qui sert ses enfants, comme le Christ a fait au banquet de son sacrifice.

Le fils est honoré comme le père par les amis de la maison ; car c'est le même sang et le même nom, et l'héritage du père appartient au fils.

C'est pourquoi Dieu a voulu discerner ses enfants des esclaves, et il leur a donné la loi pour épreuve.

Et la loi n'était pas pour les enfants ; car les enfants n'ont d'autre loi que l'amour.

Les animaux sont au-dessous de l'homme, parce qu'ils obéissent à l'homme, et les esclaves se sont faits le bétail de la peur.

Parce que leur âme s'était attachée à l'herbe qu'ils broutaient, et ils ont voulu digérer leur pâture dans le parc de la servitude.

Les vices qui rendaient l'homme semblable

à la brute sont les premiers ennemis de sa liberté.

Esclave de l'ivrognerie, l'homme sacrifie à ce vil penchant, sa femme, ses enfants et son âme.

Et il en vient à n'avoir plus même, pour se conduire, l'aveugle instinct de l'animal.

Esclave de la débauche impure, l'homme outrage les sources sacrées de son existence, noie dans les bouillons d'une luxure bestiale la flamme sacrée de l'amour. Il repousse la divinité qui descendait en lui pour créer, et remplit d'avortons les entrailles de la mort.

Il est une autre passion qui enchaîne le cœur de l'homme, et qui l'étouffe dans l'étreinte redoublée de ses fers : c'est le désir de posséder seul la terre.

Ce désir effréné est le fils aîné de Satan et le père de l'homicide.

L'avare maudit la vie de ses frères, et, comme le corbeau, il veut dévorer les cadavres.

L'ambitieux, plus infernal encore, veut empoisonner les âmes dans son orgueil, comme l'avare enferme l'or dans ses coffres toujours affamés.

Ils se sont asservis à leur convoitise insensée, et ce maître impitoyable les frappe de sa verge de fer et ne leur laisse aucun repos.

C'est ainsi que se venge l'amour méprisé, et au jour de leur mort, leur âme maigre, vide, affamée et nue, grelottera dans la nuit froide où se perdent les ombres maudites.

Et ils étendront les bras pour y chercher le dieu qu'ils se sont fait, et ils n'embrasseront à jamais que leur squelette pâle et glacé.

C'est l'intelligence et l'amour qui affranchissent les hommes ; car le corps même de l'homme est le premier ennemi qu'il doit dompter.

Malheur à ceux qui s'abrutissent dans les joies de la chair, parce qu'ils se vautreront dans la servitude, et ne songeront plus à se relever.

Mais vous qui avez vaincu la chair, défendez contre la terre et contre le ciel même, la liberté sainte de l'esprit !

L'esprit ne doit céder qu'à l'esprit, et la foi n'obéit qu'à l'amour.

C'est pourquoi le Christ, en mourant, a jugé ses bourreaux.

Et c'est pourquoi Jean Hus, du milieu de son bûcher, a foudroyé l'assemblée des méchants et a fait rougir celui qui tenait alors l'empire de Satan.

Car les rois de ce monde corrompu sont les enfants du diable, et leur puissance est la puis-

sance de l'enfer, et ils osent régner au nom de Jésus-Christ !

Et c'est là l'antéchrist qui devait venir, et il est venu, et il doit venir, et il est déjà dans le monde.

Tout le mal vient du côté de l'aquilon ; mais les enfants de Dieu n'ont rien à craindre, car le prince de ce monde est jugé.

La liberté est comme le tonnerre dont les hommes se servent dans leurs combats ; plus on la comprime, plus elle éclate.

Or, maintenant elle est foulée dans l'humanité tout entière de tout le poids d'un monde corrompu : aussi son explosion va bouleverser l'univers ; car la liberté, c'est Dieu ; et on l'a enchaînée pendant son sommeil. Mais elle va se réveiller, et son courroux sera terrible, et lorsqu'elle s'agitiera dans ses chaînes, le ciel et la terre seront ébranlés.

Que les hommes de mauvaise volonté ne nous accusent pas alors ; car nous les avons avertis.

Nous voudrions les empêcher de périr ; mais nous ne pouvons arrêter le bras de Dieu.

LE PECHÉ

Le péché est l'avortement de l'intelligence et de l'amour.

C'est l'homme qui ne se lève pas lorsque Dieu l'appelle à la lumière, et qui reste endormi dans les ténèbres.

C'est l'enfant stupide ou sans cœur, qui se détourne avec humeur, lorsque sa mère lui tend les bras.

C'est le vase d'argile que le feu n'a pas durci, et qui laisse échapper la douce liqueur de la vie.

Aussi les vases de péché seront brisés et repétris par le potier et remis au feu éternel, jusqu'à ce qu'ils deviennent des vases d'honneur dignes de la table du roi.

Que celui qui comprend, médite ce qu'il comprend !

Le péché est le fils de l'ignorance ou de l'erreur; mais l'ignorance et l'erreur sont des épreuves de l'amour de la vérité et de la vérité de l'amour.

La douce liberté, notre mère et notre fiancée,

s'est montrée à nous au commencement ; puis, elle a fui dans les ombres de la mort et nous a appelés à elle, pour voir si l'amour serait plus fort en nous que la crainte.

Et l'homme s'est élancé vers elle à travers la nuit ; et il s'est heurté contre la pierre ; et il est tombé dans les précipices ; et il s'est déchiré entre les ronces du chemin.

Mais lorsque le jour lui montrera enfin sa bien-aimée, croyez-vous qu'elle lui reprochera les blessures qu'il aura affrontées pour elle ?

A celui qui aura marché toujours malgré ses chutes et ses meurtrissures, elle donnera la robe nuptiale et le repos dans les embrassements de l'épouse.

Mais à ceux qui auront eu peur des ténèbres et qui seront assis, enveloppés de leur manteau, et qui auront allumé la lampe égoïste de leur raison pour se garder eux-mêmes à sa pâle clarté ; la liberté se montrera de loin avec un reproche amer de leur lâcheté et de leur ingratitude.

Et s'ils ne sont pas morts ils se réveilleront ; mais s'ils se sont endormis dans la mort de l'égoïsme, ils seront rejetés au grand feu de la fournaise qui prépare l'or, l'argent et l'airain à être jetés au moule, pour embellir le temple du Seigneur.

Et avant de revivre, ils se sentiront mourir par leur faute et croiront que c'est pour toujours.

Mais leur désespoir même sera un acte d'amour et une étincelle de vie.

Et cette étincelle germera comme une semence, au sein de leur corruption et de leur mort.

Et ils n'entreront que plus tard dans la vie de l'humanité et à travers de grandes douleurs.

Et leur naissance sera pour la vie éternelle un accouchement tardif et laborieux.

Lorsque le potier travaille, il prend une masse de terre et la pétrit pour faire un vase.

Mais à mesure que le vase se finit, il rejette une partie de l'argile qu'il avait d'abord choisie.

Puis il recueille tous ces débris et les réunit à la masse qui doit lui servir pour d'autres ouvrages.

Ainsi, ceux en qui il ne s'est pas trouvé la vie dans la mort, ceux qui n'ont pas aimé la liberté, parce qu'ils n'en voyaient pas la beauté, ceux-là ont été rejetés par l'Eternel ouvrier qui est l'homme.

Ont-ils le droit de se plaindre ? Non, car l'ouvrier dispose à son gré de son argile ; ils ne souffrent pas de la privation de l'être, car on ne peut regretter ce qu'on ignore.

Ceux qui souffrent du désir de la vie, ont déjà la vie qui travaille en eux à s'affranchir de la mort.

Mais je vous dis, en vérité, que rien de ce que rejette d'abord l'Ouvrier céleste ne sera perdu.

Car il travaille sans cesse ; et chaque œuvre est terminée à son jour.

Mais comme le potier frappe sur le vase qu'il retire du feu, pour savoir s'il est heureusement terminé, Dieu éprouve l'homme par la crainte et par la douleur.

Si le vase résiste, le potier se réjouit et dit : « J'ai fait ce vase ».

Si l'homme résiste, Dieu lui tend les bras avec joie et dit : j'ai engendré un fils libre et intelligent comme moi.

Mais tout ce qui se laisse briser est rejeté dans la masse inerte, d'où l'esprit tire, successivement, les plantes, les animaux et les hommes.

Et rien de ce qui n'existe pas encore ne peut souffrir.

Et rien de ce qui existe ne souffre que pour enfanter le bonheur.

Or devant Dieu, le péché n'existe pas ; car le mal est le néant du bien ; et le bien existe.

Le mal n'existe que dans notre imagination

ignorante, parce que nous ne savons pas que tout ce qui nous semble mauvais est un bien qui naît laborieusement.

C'est un mal que la faiblesse, et l'ignorance, et la misère infinie de l'enfant qui vient de naître ; et c'est de ce mal pourtant que sortent, plus tard, tous les biens de la vie humaine.

Le péché est la chute du nouveau-né ; et sa mère le relève sans s'irriter contre lui, car elle sait bien qu'il ne peut encore marcher.

LE CHRIST

Le Christ est la victime de la liberté, le destructeur du monde criminel et le dieu de la révolution.

Il vient lorsque Judas a laissé échapper le sceptre de ses mains, lorsqu'Israël est sans vertu, lorsque la patrie est éteinte.

Sa mère est vierge ; car la pensée qui enfante le sacrifice est pleine d'un amour austère et renonce aux plaisirs de la vie.

Il naît dans la crèche, au milieu de la pauvreté et les hommes du peuple le reconnaissent et l'adorent ; et une lumière nouvelle se montre dans le ciel. Hérode le cherche pour l'égorger ; le sang innocent coule sous le couteau de la tyrannie ; mais Hérode ne tue que son propre fils, et le Christ enfant échappe à ses bourreaux. Il doit grandir pour mieux se sacrifier au salut du monde.

Le fils de l'artisan médite la grande révolution dans les travaux de l'atelier, et il est soumis à ses parents ; car la liberté ne se révolte pas contre l'autorité de la sagesse et de l'amour.

Comme Moïse, il fuit au désert, et il est tenté par l'esprit d'égoïsme ; mais il le confond dans sa triple puissance, et le ciel se soumet au vainqueur de Satan.

Il prêche la souffrance et le sacrifice, et maudit les heureux du siècle. A sa voix, la tempête des passions s'apaise, et il marche tranquillement sur les flots irrités ; il touche en gémissant les yeux des aveugles, et les oreilles des sourds, et leur dit : « Ouvrez-vous ». Mais Jérusalem est esclave de Rome, et elle s'obstine à périr.

Puisqu'il ne peut sauver sa patrie, le Christ va mourir pour le monde entier !

Il convie au banquet des noces de l'homme avec la liberté, les vagabonds, les mendiants, les aveugles et les boiteux. Il abaisse ceux qui se croient justes, et réhabilite les pécheurs. Il ne condamne pas la femme adultère, et dit de la prostituée : Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. Il condamne le pharisien superbe et justifie l'humble publicain. Il traite Hérode de chacal, et les prêtres de sépulcres blanchis. Il met l'homme au-dessus de la loi, et déclare que la loi est faite pour l'homme, et non pas l'homme pour la loi ; aussi est-il traité d'impie et de blasphémateur.

Il viole le sabbat avec ses disciples, et censure

amèrement les traditions humaines ; il n'observe pas les cérémonies légales, et dit qu'il faut purifier le cœur plutôt que de laver les mains.

Il abolit parmi ses disciples les titres de seigneur, de maître et de père : Vous n'avez qu'un maître, qu'un seigneur et qu'un père : C'est Dieu. Mais pour vous, vous êtes tous frères.

C'est ainsi que se révèle au monde la triple dignité humaine : liberté, égalité, fraternité.

Où la mort, a ajouté l'expérience des siècles. Et en effet, la mort règne où ne triomphe pas la vie ; et la vie c'est la liberté, l'égalité et la fraternité.

Ainsi Jésus s'élève contre la société mauvaise qu'avait enfantée l'égoïsme ; et parce qu'il ose être juste, il est criminel selon les lois des méchants.

Sa condamnation condamne les lois selon lesquelles il doit mourir ; et c'est ainsi que par le cri d'adoration, qu'arrachent à tous les cœurs ses sublimes vertus, il révolte légitimement l'esprit contre la chair, et affranchit le monde par l'amour.

Cet homme était vraiment le fils de Dieu ! à sa mort, le faux jour qui égarait le monde s'obscurcit, le voile du sanctuaire se déchire, la terre sent les convulsions d'un nouvel enfantement et les morts sortent de leurs tombeaux.

L'ANTÉCHRIST

Les commencements du christianisme furent beaux ; car l'âme du Christ était encore brûlante dans les cœurs de ses disciples. La communion des biens égalisait tous les frères, et l'on se réunissait pour célébrer la mort triomphante du maître, dans des festins de charité que l'on appelait pour cela agape ou amour.

Mais, à mesure que les eaux froides du siècle coulèrent dans le calice du Seigneur, le sang de Jésus-Christ s'attédisait peu à peu dans les veines des chrétiens.

La hiérarchie fut établie selon les préjugés du monde, et avec elle l'ambition se glissa dans le sanctuaire et s'empara de l'encensoir. Le règne du Christ commença à être de ce monde ; et les apôtres n'étaient pas encore morts, que le mystère d'iniquité se préparait déjà.

« Que celui qui tient l'empire le tienne jusqu'à ce qu'il lui soit enlevé, disait saint Paul, et alors se manifestera l'homme d'iniquité, que le Sauveur tuera d'un souffle de sa bouche. »

C'est que saint Paul entendait les craquements

de l'empire romain prêt à s'écrouler devant la croix; mais il voyait, avec saint Jean, sortir des décombres l'hydre aux sept têtes couronnées, sur laquelle s'asseyait la prostituée de Babylone. Il écoutait, pour ainsi dire, germer au sein du Christianisme, un nouvel empire humain plus sacrilège que le premier; car il devait usurper le nom de Dieu. Il portait écrit sur son front : Mystère ! et sa tête se chargeait d'une triple couronne, et il était ivre du sang des martyrs.

En effet, après la chute de l'empire persécuteur du Christ, s'éleva, au nom du Christ lui-même, une puissance meurtrière et persécutrice.

Aux saturnales des Césars succédèrent les orgies des pontifes, et les bûchers de l'inquisition s'allumèrent sur la cendre fumante encore des premiers martyrs.

La courtisane, soi-disant l'église chrétienne, se prostitua à tous les tyrans de la terre, et chercha, comme Dalila, à les énerver pendant leur sommeil.

Des débris que les barbares avaient amoncelés dans Rome, des ruines de tous les palais et de tous les temples de l'ancien monde, les antichrétiens voulurent bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel et protégeât les méchants contre Dieu même. Alors comme dans le Mythe sacré,

Dieu se baissa pour voir l'ouvrage des enfants des hommes, et il confondit leur langage, et la grande cité fut divisée en trois parties. Le grand schisme éteignit les unes sur les autres les vaines foudres des Pontifes. Le colosse à la tête et au pied d'argile s'écroula honteusement sans avoir été touché par la main des hommes. Alors les rois se disputèrent les débris de l'idole et en firent des escabeaux à leurs trônes ; puis, montés sur ces simulacres brisés, ils voulurent être adorés comme des dieux.

Le pouvoir sacrilège des rois s'éleva sur les ruines de celui des papes ; alors la parole de Jésus-Christ devint un souffle d'ouragan qui souleva les nations, et les jeta comme de la poussière dans les yeux des rois.

Et les rois chancelèrent comme des hommes ivres, et la coupe de la colère fut répandue sur la tête de la bête, et son empire devint ténébreux.

Et Dieu déchaîna les anges exterminateurs, et un grand bruit d'hommes et de chevaux fit trembler, et une grande voix appela dans le ciel les aigles et les vautours au large banquet des princes et des rois.

Et l'empire de Babylone tomba comme une lourde pierre qui, du haut du ciel, est lancée dans la mer et ne reparait plus.

C'est maintenant que cette prophétie va s'accomplir.

Car l'antéchrist est cette bête dont Saint-Jean disait : « elle était et elle n'est plus, et elle sortira de nouveau de l'abîme, et elle se perdra dans la mort. »

LA PROPRIÉTÉ

Si un riche me demande : est-ce que la religion de l'esprit que tu prêches absout les brigands et les voleurs ? Je lui répondrai : Non, car elle te condamne.

Et c'est pourquoi je t'adjure, en son nom de rendre au pauvre son pain, que toi ou tes pères vous lui avez volé.

Rien sur la terre n'appartient à tel ou tel homme ; tout appartient à Dieu, c'est-à-dire à tous. L'esprit d'usurpation est l'esprit du meurtre ; et c'est lui qui a été homicide dès le commencement.

Quoi, parce que vous avez entassé des pierres autour d'une campagne, vous seul en recueillerez les fruits, tandis que je mourrai de faim au pied de votre muraille !

Mais moi, si je veux amonceler plus de pierres encore autour de votre enceinte, et dire : elle est maintenant à moi, qui m'en empêchera ?

L'épée des voleurs et des meurtriers comme

vous, qui se sont associés pour jouir en paix de leur brigandage.

Et si, cherchant à me défendre contr'eux, je suis le plus faible, c'est moi qu'ils appelleront un brigand et un assassin !

C'est ainsi que les plus forts se sont partagés la terre ; et les faibles meurent de faim sans asile.

Mais si les faibles se réunissent et luttent avec courage, ils seront forts.

Le Christ a protesté contre la propriété par la puissance de l'esprit ; il n'a pas eu une pierre où reposer sa tête, et il est mort entre deux voleurs ; mais son dernier soupir a bouleversé le monde.

Les disciples du Christ se sont volontairement dépouillés de tout pour protester contre la propriété ; et leur vie austère et mourante était un cri sublime qui demandait justice au soleil.

Car si, par amour pour Dieu et les hommes, on peut se priver même des nécessités de la vie, comment doivent être jugés ceux qui engraisent leur mollesse du sang de leurs frères ?

Tous ceux qui ont compris la loi du Christ, ont cherché à réaliser sa pensée unique : la communauté.

Mais tant qu'ils vivent sous les lois du diable, c'est-à-dire de l'usurpation, les chré-

tiens sont des victimes qui gémissent vers Dieu; et ils n'ont pu former que des communautés de douleurs.

C'est là que, dans un morne silence, condamnation austère des discours des méchants, ils protestaient par le jeûne, contre l'intempérance des riches, et par le célibat, contre les prostitutions de l'amour à de vils intérêts.

Et ils étaient là dans le Désert, comme de sinistres prophètes qui se retiraient du monde pour ne pas être enveloppés dans sa ruine; car ils prévoyaient la colère à venir.

Ils abandonnaient avec un dédain sublime la terre aux voleurs, qui se la partageaient, selon le précepte du Christ: Si l'on veut te prendre ta robe, abandonne aussi ton manteau.

Et les usurpateurs n'ont pas été attendris de tant de résignation et d'un si noble sacrifice; ils n'ont pas senti tout ce qu'il y avait de dévouement dans une telle abnégation!

Ils ont ri, et ils ont bu et mangé; et Dieu s'est retiré d'eux avec dégoût.

C'est pourquoi, après la protestation par l'amour, doit venir la protestation par la colère.

Ils n'ont pas écouté les anges de paix, qu'ils tremblent devant les anges exterminateurs!

Pauvres et affamés, combien êtes-vous, et combien sont-ils? votre vie est une mort lente

et honteuse ; échangez-la contre une mort prompte et glorieuse, ou contre une victoire qui vous fera vivre. Voilà ce que crie l'esprit exterminateur.

Et moi, je pleure et je me couvre la tête de cendre, et je crie à Dieu et au peuple : grâce !... et ils me répondent : il n'y a plus de grâce.

Arrière, honnêtes gens, engraisés de rapines et qui avez fait des vertus à votre image ; arrière, hypocrites, qui partagez avec les voleurs et qui prêchez la résignation à celui qu'on dépouille ; laissez passer la justice de Dieu.

Car je vous le dis en vérité, quiconque vous tue n'est pas un assassin, c'est un exécuteur de la haute justice.

Et celui qui vous reprend l'or dont vous vous êtes gorgés au dépens du pauvre, n'est pas un voleur, c'est un huissier de Dieu, qui vous contraint par corps à payer vos dettes.

Puisque vous n'êtes plus des hommes, nous vous chasserons comme des bêtes féroces, et si vous avez dévoré nos pères, peut-être ne dévorerez-vous pas nos enfants ?

Voilà ce que le peuple crie avec une voix pareille à celle de l'ouragan ; et moi je couvre mon visage de mon vêtement déchiré, et je frissonne à l'odeur du feu et du sang.

L'ESCLAVAGE

Tant que la propriété ne sera pas abolie, la servitude n'aura pas disparu de la terre. Qu'importe que nous soyons liés avec des chaînes de de fer ou avec des chaînes d'or !

Si la terre n'est pas libre, les hommes ne le sont pas ; car les hommes ne peuvent poser leurs pieds ailleurs que sur la terre.

Celui qui vend le pain à ses frères, prend en échange leur liberté ; car il tient leur vie entre ses mains.

Pour vivre, l'ouvrier se condamne à une existence plus dure que celle des anciens esclaves et il souffre tous les caprices d'un maître, de peur de manquer à la fois de travail et de pain.

Pour vivre, la jeune fille vend sa chair aux plus vils outrages, et s'expose dans la rue aux insultes et aux crachats de ceux qui veulent la payer ; pour vivre, la jeune femme oublie celui que son cœur aimait, et s'enchaîne à celui qu'elle n'aimait pas. Et vous dites qu'il n'y a plus d'esclaves sur la terre !

Et moi, je vous dis que tous les pauvres sont

des esclaves, et tous les riches des tyrans ; et il y aura des esclaves et des tyrans, tant que les voleurs de la terre n'auront pas rendu à Dieu ce qui est à Dieu ; à tous ce qui est à tous.

Et tant que l'or et l'argent règneront, ils enchaîneront les hommes, parce qu'ils ne sont ni intelligence, ni amour.

Et tant que la liberté se vendra, on achètera l'esclavage ; car celui qui désire les richesses, désire la tyrannie, a le cœur d'un esclave.

C'est pourquoi, disait le Christ, celui qui ne renonce pas à toute possession sur la terre, ne saurait être mon disciple.

LA FAMILLE

La famille est l'image la plus touchante de Dieu sur la terre.

Le Père est l'intelligence, la mère est l'amour et l'enfant est le fruit de leur fécondité. L'enfant obéit à son père et adore sa mère. La mamelle de la femme est le premier livre où il puise la science de l'amour, et c'est d'elle qu'il apprend à connaître son père.

Mais le père n'est au-dessus de l'enfant que par la sagesse, et il ne doit commander à son fils qu'au nom de la céleste raison.

Autrement il dégrade le fils de son amour et lui arrache son cœur de fils, pour lui donner un cœur d'esclave ; il lui reprend la vie d'homme qu'il lui a donnée et le condamne à végéter dans la servitude de l'animal.

Alors il n'est plus père, il est bourreau ; et sa victime innocente a le droit de lui résister.

Peuples, vous frissonnez à la vue du parricide, et vous l'envoyez à la mort, la tête voilée !

Otez ce voile noir de devant ce visage pâle,

pour que tous les pères le voient, s'interrogent eux-mêmes avec crainte !

Et si vous croyez qu'il faut des crimes pour épouvanter les coupables, ne punissez pas, par un meurtre, le plus grand des malheurs.

Mais arrachez de la tombe le cadavre du père que son fils a pu assassiner, et qu'on le traîne aux Gémonies ! C'est lui qui a tué son fils.

Exposez en spectacle d'épouvante et d'horreur la mère dont un enfant révolté a pu déchirer le sein.

Car ce sein monstrueux ne palpita jamais d'amour et n'eut qu'un lait empoisonné.

Le titre le plus sacré, lorsqu'on en abuse, devient une provocation à la plus terrible vengeance.

Pères et mères de famille, songez-y et tremblez, si vous oubliez vos devoirs ! en mettant au jour un enfant, vous vous engagez à lui donner la vie ; or la vie, c'est l'intelligence et l'amour : la vie, c'est la liberté !

Et si vous ne l'instruisez pas, si vous ne l'aimez pas, si vous vous en servez comme d'un animal en le courbant sous le bâton, vous êtes parjure à la nature et à l'amour ; vous faites, pour ainsi dire, blasphémer Dieu même, et vous rendez la Providence marâtre à votre enfant.

Et lorsque vous lui dites que vous êtes son

père et sa mère, il a le droit de vous répondre : vous avez menti. Et s'il vous frappe, il vous châtie ; et s'il vous tue...

Mais c'est à lui plutôt de se voiler la face et de mourir en invoquant un monde meilleur et en pleurant d'être né orphelin, dans des entrailles sans amour.

Le parricide est impossible à l'homme. Comment pourrait-on tuer un père ou une mère ?

Le père et la mère se sont tués eux-mêmes, du jour où ils sont devenus les ennemis de leur enfant.

Et l'enfant aurait le droit peut-être de punir les meurtriers de ses parents.

Mais malheur au siècle qui reçoit de semblables leçons et n'en profite pas, car il mourra stérile ou périra de la main de ses enfants révoltés.

C'est pourquoi les enfants de ce siècle s'apprêtent à ensanglanter l'agonie de leur père ; car ce siècle a été un impie qui n'a pas aimé ses enfants.

LE MARIAGE

Un seul lien doit retenir ensemble l'homme et la femme, et ce lien, c'est l'amour de leur enfant.

Quand la jeune fille éprouve une vague inquiétude, lorsqu'elle s'attendrit à la vue d'un jeune homme, lorsqu'elle pleure dans la solitude de son cœur, le jeune homme regarde la jeune fille et comprend ce qu'elle désire ; car il est tourmenté du besoin d'épancher sa vie et son amour.

Et s'ils se rencontrent seuls, leurs lèvres cherchent en vain des paroles et s'expliquent enfin par un baiser.

Si ce baiser porte son fruit, l'homme et la femme prendront l'enfant sur leurs bras entrelacés et ne se sépareront plus ; et leur amour réuni sur l'enfant grandira avec lui.

Et si l'amour s'éteignait dans l'un des époux, il serait comme mort pour l'autre ; et le délaissé pourrait dire à une autre femme ou à un autre homme : soyez la mère ou le père de mon enfant.

Si, au contraire, le baiser est stérile, si les âmes qui se sont rencontrées dans l'extase d'une caresse ne se comprennent plus que l'homme cherche ailleurs sa bien-aimée, et que la femme attende un autre époux.

Car l'amour seul peut enchaîner l'une à l'autre deux âmes libres, et l'homme qui retient captive la femme qui ne l'aime pas, attache une vipère sur son cœur.

La jalousie de l'homme qui n'est pas aimé, est le grincement des dents du tigre qui tient ses ongles sur sa proie.

Car l'égoïsme usurpateur a cru que la femme est une chose qu'on peut posséder et dont on peut jouir malgré elle.

La bouche de l'homme qui n'est pas aimé peut imprimer l'outrage sur les lèvres de la femme ; mais elle ne touche pas à son cœur.

La femme est l'épouse de celui qu'elle aime, et le tyran qui les sépare, separe ce que Dieu veut unir ; car Dieu, c'est l'amour.

Et lorsque la femme se livre à celui qu'elle n'aime pas, elle commet un adultère.

C'est pourquoi, ô femme, qu'une société maudite vend comme un vil bétail, défendez votre pudeur et ne cédez jamais au crime. Cet homme qui vous a lâchement achetée et qu'on nomme par dérision votre mari, cet homme a

mérité la mort ; voyez si vous voulez donner votre vie pour la sienne.

Mais vous laisserez-vous violer ? Vous laisserez-vous cracher au visage ? Vous laisserez-vous fouler aux pieds comme l'ordure de la rue ? Finirez-vous vos jours dans l'abrutissement et la honte, sans que personne ait pitié de vous ?

Une voix terrible s'élève du fond des cachots et vous crie : celui qui se laisse vendre et enchaîner est un lâche, lorsqu'il peut se faire tuer.

Pourquoi choisissez-vous le bagne de l'infamie pour y vieillir prostituée, lorsque vous pourriez monter vierge et glorieuse sur l'échafaud ?

La société des méchants veut vous arracher le cœur, jetez-lui votre tête sanglante au visage et mourez avec votre amour !

O femmes ! N'écoutez pas cette voix criminelle... Mais que ferez-vous alors ?.. Je frémis et je me fais. Hélas ! pourquoi sommes-nous nés dans cette époque de douleur.

L'EDUCATION

Dans la société infernale des égoïstes, on apprend la servitude aux enfants comme la vie.

On les réunit dans des bagnes qu'on appelle collèges ; et là, séparés des embrassements de leurs mères, ils croupissent dans des habitudes déréglées qui les énervent. C'est là le commencement nécessaire de l'éducation des esclaves.

Là, les plus stupides de tous les hommes sont engagés pour fausser leur esprit et éteindre leur cœur ; et si leur esprit se révolte contre la sottise du maître, si leur mémoire crache avec dégoût les fadaises qu'on lui ingère, si leur cœur s'indigne contre une discipline abrutissante, on les prive de nourriture, on les enferme dans des cachots froids et fétides, on les prive de tous délassements de corps et d'esprit ! Et les pauvres enfants n'osent se révolter, car leur mère elle-même, qui a pu si cruellement les délaisser ne comprendrait pas leur plainte !

Ne faut-il pas qu'ils apprennent à ramper pour parvenir un jour à la tyrannie ? et veut-on en faire des hommes vertueux, pour qu'ils

meurent de faim sur le pavé, ou d'ignominie dans les cachots du pouvoir ?

Ce n'est pas la justice qui gouverne le monde, c'est la propriété ; et la propriété ne s'acquiert qu'à force d'insensibilité et de bassesses.

Ainsi, vous faites sagement, parents de ce siècle, en payant des valets pour avilir vos enfants ; vous faites bien de les éloigner de vous, pour les déshabituer de tout amour saint et honnête.

Laissez-les se corrompre mutuellement, ce sera autant d'affaiblissement de gagné pour leur race à venir ; et elle sera plus facile à élever pour la servitude.

Mais laissez-moi du moins vous dire que vous auriez mieux fait de les prendre par le pied, au sortir du sein maternel, et de leur écraser la cervelle contre la muraille !

Et vous, enfants, - qui, malgré les lâches attentats dont vous êtes chaque jour les victimes, sentez encore battre un jeune cœur d'homme dans votre poitrine gonflée d'indignation et de colère, grandissez, pour le jour de la vengeance ; comptez les affronts qu'on vous fait dévorer, et recevez une éducation de haine contre la société des oppresseurs !

Comprimez en vous-mêmes le feu qu'on veut étouffer jusqu'au jour où il éclatera en flam-

mes qui consumeront vos cachots. L'homme qui insulte un enfant est plus coupable que s'il outrageait un homme ; car, à la cruauté d'un bourreau, il joint la bassesse d'un lâche. Et si la main de l'enfant est trop délicate encore pour sceller la punition sur le visage d'un infâme, elle serait assez forte peut-être pour trouver des armes.

Enfants, celui qui est résolu à ne souffrir aucune indignité, et qui n'a pas de crainte servile au cœur, celui-là n'a pas peur des hommes : grandissez par la colère, lorsqu'on vous rabaisse par l'outrage.

Sachez que la société où vous vivez vous étouffe dans une mort lente, et que vous devez vous débattre dans les liens dont elle vous enveloppe, si vous voulez conquérir la vie. Rugissez comme des jeunes lions, et défendez-vous des ongles et des dents contre ceux qui mutilent la virilité de vos âmes.

Et ainsi, l'éducation des oppresseurs vous sera bonne, car elle vous exercera à leur résister !

LA PIÉTÉ

L'impie est celui qui absorbe son frère ; l'homme pieux est celui qui s'épanche dans l'humanité.

Si le cœur de l'homme concentre en lui-même le feu dont Dieu l'anime, c'est un enfer qui dévore et ne se remplit que de cendre ; s'il le fait rayonner au dehors, il devient un doux soleil d'amour.

La loi du Christ n'a favorisé la compression volontaire, que pour causer, par une réaction infaillible, une effusion plus abondante.

Ne savez-vous pas qu'il a été dit à l'homme : « Ne t'approprie pas les dons de Dieu ; mais renvoie le fruit des grâces à l'auteur de la grâce ? » Et ne vous rappelez-vous pas la parabole des talents, et comment le mauvais serviteur fut blâmé, pour n'avoir pas fait fructifier les biens de son maître, en les mettant dans le commerce ?

Le chrétien égoïste qui s'isole de ses frères, pour faire ce qu'il appelle son salut, ressemble à ce mauvais serviteur.

Car l'homme ne peut se sauver qu'en se perdant pour le salut de tous.

Le Christ est venu faire cesser l'individualisme, et constituer l'association dans l'unité, afin que chacun vive dans tous, et tous dans chacun.

Il est venu dissoudre les familles, pour former une seule famille, et c'est pourquoi il disait à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? »

Et en regardant le peuple qui écoutait sa parole, il disait encore : « « Voici ma mère et voici mes frères! »

Et en léguant sa mère à son disciple : « Femme, voilà votre fils. »

Il est venu détruire toutes les nations, pour n'en faire qu'une seule nation de frères, dont l'amour et la vérité seront le roi et la reine.

Et c'est pourquoi il protestait contre le monde égoïste qu'il venait détruire, et s'enfuyait sur la montagne, lorsqu'on voulait le nommer roi des Juifs.

Et lorsque cette nation contemptrice des autres nations lui demandait si l'on pouvait payer le tribut à César, il demanda à voir une pièce d'argent, et à la vue de ce symbole de l'égoïsme, il dit avec mépris : « Rendez à César ce qui est à César; la servitude à la tyrannie; la corrup-

tion au maître des hommes corrompus ! Tant que la propriété existera, vous serez esclaves ; et qu'importe que ce soit de Caïphe ou de César ? Mais l'amour, mais l'intelligence, mais la liberté, c'est cela que Dieu vous demande pour tous, parce qu'il l'a donnée à tous : Rendez à Dieu ce qui est à Dieu ! »

Rendre à Dieu ce qui est à Dieu, c'est se donner tout entier aux autres hommes ; car Jésus n'a-t-il pas dit, parlant au nom de Dieu même : « Ce que vous aurez fait au moindre de vos frères, c'est à moi que vous l'aurez fait ? »

Et saint Jean : « Celui qui n'aime pas les hommes qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » Cet apôtre était le seul entre les douze qui eût reposé sa tête sur le cœur de Jésus.

Aussi a-t-il écrit la révélation du règne de la liberté dans sa mystérieuse Apocalypse.

Et dans sa vieillesse, il répétait toujours : mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ; car c'est toute la loi du Seigneur.

L'ORIGINE DU MAL

Celui qui cherche l'origine du mal, cherche ce qui n'est pas.

Le mal est l'appétit du bien ; or le bien se désire lui-même ; donc, en ce qu'il a d'existence réelle, le mal est un commencement du bien.

La faim est-elle une souffrance ou le commencement d'un plaisir ?

Dieu seul existe réellement ; et Dieu c'est le bien infini.

Mais dans les rêves de notre intelligence imparfaite, nous accusons le travail de Dieu, parce que nous ne comprenons pas la pensée éternelle de l'ouvrier céleste.

Nous ressemblons à l'ignorant qui juge le tableau sur la première ébauche, et qui dit, lorsque la tête est faite : cette figure n'a donc pas de corps ?

Rien de ce qui est arrivé dans le monde, depuis le commencement, n'a été un mal ; le bien a germé lentement, et la terre s'est remuée pour faire place aux célestes épis.

Les hommes ont commencé par être presque

des animaux ; il leur fallait alors des bergers pour les tondre et les mener paître.

Car sachez que toute puissance qui s'établit sur les hommes, représente le règne actuel de Dieu sur ces hommes-là.

Dieu règne davantage où il est plus compris et plus aimé ; où ne sont pas l'intelligence et l'amour, la force brutale doit triompher et elle est un moyen d'existence.

Et elle est Dieu pour les animaux ; parce qu'elle est ce que Dieu a voulu manifester en eux.

Ne vous récriez donc jamais sur la dureté des temps et sur l'injustice des dominations ; car tous les temps sont bons et tous les pouvoirs sont justes dans leur temps.

Quand les peuples grandissent, ils brisent naturellement et sans effort les lisières de leur enfance ; la souveraineté du peuple n'est pas un droit ; c'est un fait, c'est la souveraineté de Dieu.

Néron, c'était le peuple Romain de son époque, dignement représenté par un homme ; aussi le peuple l'adorait.

Si un troupeau de moutons était tout-à-coup transformé en une troupe d'hommes ou de lions, croyez-vous qu'il obéirait encore au chien et au berger ?

Tant que le peuple obéit, le pouvoir est juste ; car les masses n'obéissent qu'à Dieu.

Que parlez-vous donc de tyrannie, de crimes et de meurtres ? parlez de guerre, on vous comprendra ; car la guerre existe entre le grain et son enveloppe que le germe tend à briser.

L'animal tue et dévore ; est-il coupable ? non ; il obéit à son instinct ; pour vous défendre de l'animal, vous le tuez ; êtes-vous coupable ? non vous avez le droit de conserver votre vie.

Pourquoi donc parlons-nous des droits de l'homme ? pourquoi crions-nous vengeance ? pourquoi appelons-nous le peuple aux armes ?

C'est pour voir si, dans quelques animaux, ne se réveilleront pas des cœurs d'hommes, afin que le travail du développement soit avancé.

Nous préférons des paroles de colère, pour faire peur à des enfants ; mais nous ne haïssons personne.

Le tyran est une bête vorace qui se gonfle de chair saignante ; nous le croyons utile dans son temps, puisque Dieu l'a fait ; et nous lui ferons la chasse sans le haïr ; car on ne hait ni le tigre, ni le lion, lorsqu'on cherche à les détruire. Tout meurtrier est ou un animal qui dévore un homme, ou un homme qui se délivre d'un animal dévorant.

Et j'ai vu les animaux voraces, constitués en

assemblée, juger et condamner un homme qui avait tué un de leurs pareils; ils appelaient cela la justice. J'en aurais ri si cela ne m'avait pas fait une profonde pitié. Mais la société qui souffre de pareilles choses, est encore une société où le principe animal domine; pourquoi s'en irriter, l'heure n'est pas venue; il faut travailler et attendre.

Tout arrive dans son temps, et c'est pourquoi tout est bien; le progrès modifie l'opinion, et l'opinion est reine du monde.

Quand nous prêchons la liberté, prétendons-nous qu'on déchaîne les tigres? Non, car nous serons dévorés.

Et quand nous parlons de fraternité, voulons-nous associer les brebis avec les loups, et les pourceaux avec les petits enfants? Non; nous voulons d'abord qu'on chasse de la société humaine les loups, les tigres et les pourceaux.

Ce n'est pas la figure, ce sont les mœurs; c'est l'intelligence et l'amour qui font l'homme.

Car, pour être moins adroit et moins agile; pour avoir le museau un peu moins long, le crétin vaut-il mieux qu'un singe?

Avant d'être égaux, il faut que tous soient hommes; autrement, il nous faudrait redresser les ânes, ou retomber nous-mêmes à quatre pattes.

Epreuvez l'homme avec la verge et avec l'amour.

S'il obéit à l'amour, qu'il soit votre frère; s'il n'écoute que la verge, faites-en votre bête de somme.

Celui qui, au milieu d'un peuple abruti, conspire contre le despotisme, conspire contre sa patrie et mérite la mort.

Que cependant celui que l'esprit de liberté tourmente au milieu des esclaves, ne l'étouffe pas dans son sein. Qu'il voie s'il consent à être coupable et puni, pour devenir le germe du salut à venir.

Car sa parole ne mourra point, et elle travaillera au sein des esclaves qui l'auront tuée, elle y produira, dans son temps, des cœurs d'hommes.

Alors, le martyr ressuscitera glorieux et sera proclamé sauveur.

Ne craignons pas de le répéter : le Christ a été justement puni de mort, selon les lois de son temps; mais sa mort a brisé la justice pour la renouveler et l'agrandir.

Et c'est pourquoi il disait en mourant : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Ainsi, voyez combien la haine est un sentiment absurde; et ne croyez pas aux méchants.

Les hommes vertueux sont les premiers épis

mûrs; arrachez-vous, pour cela, la moisson encore verte ?

C'est Dieu qui choisit ceux qui mûrissent les premiers; et c'est là le petit nombre des élus.

Car chaque année a ses épis précoces qui doivent fournir la semence de l'année suivante.

Ce sont les saints et les prophètes de tous les temps; mais le reste de la moisson mûrira, et pas un grain ne sera perdu.

En quoi donc peut s'enorgueillir celui qui est appelé le premier ?

Il a la gloire de souffrir comme le Christ; car n'étant pas de son époque, il n'est pas compris et passe pour un fou et pour un impie.

Et ceux qui le persécutent ne font pas mal, en un sens; car ils agissent selon leur conscience et la mesure de lumière que Dieu a donnée à leur temps.

C'est dans ce sentiment qu'il doit mourir en paix, en priant Dieu pour ses bourreaux.

Conservez donc en vous la confiance de l'amour, et ne croyez qu'au bien : vous conserverez la paix de votre cœur.

LE PROGRÈS

Si le progrès de l'humanité n'est qu'un rêve, Dieu et la liberté ne sont que des mots. Le mal existe, et le bien absolu n'est pas.

Deux principes opposés se disputent le monde : il y a deux dieux ; donc il n'y a pas de Dieu.

Donc, rien n'existe ; car Dieu c'est tout.

Que celui qui a de l'intelligence comprenne et médite.

L'ébauche d'un peintre habile est bien, pour une ébauche, mais ce sera-t-il un peintre même médiocre, s'il ne sait pas la terminer ?

Supposez le progrès, tout est bien dans le monde ; sans le progrès tout est mal.

Le progrès est le fondement de la foi, le soutien de l'espérance, et le consolateur de l'amour.

Vous demandez pourquoi tant de nations ont péri, après avoir éclairé le monde de leur gloire ?

Je vous réponds que les nations se succèdent comme les hommes, et que rien n'est stable, parce que tout marche vers la perfection.

Le grand homme qui meurt lègue à sa patrie

le fruit de ses travaux; la grande nation qui s'éteint sur la terre, se transfigure en une étoile, pour éclairer le ciel de l'histoire.

Ce qu'elle a écrit par ses actions, reste gravé dans le livre éternel; elle a ajouté une page à la bible du genre humain.

Ne dites pas que la civilisation est mauvaise; car elle ressemble à la chaleur humide qui mûrit les moissons; elle développe rapidement les principes de vie et les principes de mort, elle tue et elle vivifie.

Elle est comme l'ange du jugement qui sépare les méchants du milieu des bons.

La civilisation transforme en anges de lumière les hommes de bonne volonté, et rabaisse l'égoïste au-dessous de la brute.

Nous sommes encore dans l'enfance de l'humanité, c'est pourquoi la civilisation a fait périr les masses en révélant en elles le principe d'abrutissement.

Mais, du milieu de cette matière corrompue, le soleil, dès le commencement, a dégagé des hommes et des anges.

Hénoch fut enlevé vivant au ciel, et laissa un livre sur la pierre, Hermès et Orphée recueillirent l'âme du monde enseveli sous le déluge, Socrate et Pythagore, Platon et Aristote, s'élèvent encore vivants sur les ruines de la civilisa-

tion des Grecs, Homère semble avoir conversé avec les auteurs de la Bible, et il ne nous reste, des grandeurs de Rome, que les écrits immortels qu'élabora le siècle d'Auguste.

Ainsi, Rome n'avait peut-être ébranlé l'univers de ses guerrières convulsions, que pour enfanter son Virgile.

Le christianisme est le fruit de toutes les méditations des sages de l'Orient, qui revivent en Jésus-Christ.

Ainsi, la lumière des esprits s'est levée où se lève le soleil du monde, le Christ a conquis l'Occident, et les doux rayons du soleil de l'Asie ont touché les plus noirs glaçons du Nord.

Remuées par cette chaleur inconnue, des fourmilières d'hommes nouveaux se sont répandues sur un monde épuisé, les âmes des peuples morts ont rayonné sur les peuples nouveaux, et ont augmenté en eux l'esprit de vie.

Et il s'est trouvé une nation qui, comme le foyer du miroir ardent, a réuni tous les rayons de la civilisation nouvelle, et, de ce faisceau de lumière, est sortie une femme belle comme Dieu même, et le peuple élu l'a saluée du nom de Liberté !

C'est alors que la révélation de Dieu au monde a reçu son complément.

La femme est remontée au ciel ; mais le

peuple en a gardé le souvenir dans son cœur.

Les premiers amants de la liberté sont morts pour elle, les premiers épis mûrs ont été moissonnés !

Le regard de cette beauté dévorante à brûlé tous les cœurs qui l'ont aimée, et ils se sont absorbés en elle ; et ils vivent en elle, non plus comme individus, mais comme pensée et amour.

Les autres qui ne l'ont pas comprise, ont été aveuglés par la lumière et se sont abrutis.

Croyez-vous que le serment du Jeu-de-Paume ait été une rumeur jetée au vent, et que la liberté ait péri sur l'échafaud de Robespierre ?

Croyez-vous que tout Napoléon soit mort à Sainte-Hélène, et qu'il ne reste que des cendres glacées dans la plaine de Waterloo ?

Le grain se pourrit ; c'est que le germe va paraître. La France est morte martyre pour le monde ; elle vit maintenant ressuscitée dans tous les peuples que remue le saint nom de la liberté !

Pourquoi regardez-vous dans l'ancre où les bourreaux l'avaient jetée ? Vous n'y trouverez que de la cendre et des vers qui rongent les lambeaux d'un linceul.

Elle est ressuscitée, elle n'est plus ici ; pour-

quoi cherchez-vous les vivants parmi les morts ?

La France a accompli sa mission sur la terre ; elle est morte martyre et elle règne maintenant dans le ciel.

La France n'est plus une Nation, mais une grande idée nationale ; ce n'est plus un peuple, c'est une gloire ; ce n'est plus une république, c'est la liberté du monde ; ce n'est plus une portion de terre, c'est l'avenir de l'univers entier.

La France a été et elle n'est plus ; et elle sera encore plus grande et plus glorieuse.

France veut dire liberté ; et ce nom conviendra un jour à l'humanité tout entière.

TABLE DES MATIÈRES

CATÉCHISME DE LA PAIX

CHAPITRE I. — De la paix religieuse.....	1
— II. — La paix sociale.....	11
— III. — La paix avec soi-même.....	23
— IV. — De la paix avec tout le monde.....	33
— V. — De la paix entre les nations.....	51
— VI. — De la paix publique.....	61
— VII. — De l'ordre et de la paix suivant l'Église	66
— VIII. — De l'ordre social et de la paix suivant la Franc-Maçonnerie.....	77
— IX. — De la paix dans la famille.....	83
— X. — De la paix avec les fous.....	91
— XI. — De la paix dans la solitude.....	107
— XII. — De la paix éternelle.....	113

LA BIBLE

A Madame la Comtesse Anna de Mnischech.....	125
L'Ancien Testament.....	127
L'exode et les juges.....	136
Le Nouveau Testament.....	169
L'Apocalypse.....	174
Conclusion.....	175

LA BIBLE DE LA LIBERTÉ

Préface.....	181
Dieu.....	187
La liberté.....	192
Le Péché.....	196
Le Christ.....	201
L'Antéchrist.....	204
La Propriété.....	208
L'Esclavage.....	212
La Famille.....	214
Le mariage.....	217
L'Éducation.....	220
La Piété.....	223
L'origine du mal.....	226
Le Progrès.....	232

Beauvais. — Imprimerie Professionnelle, 4, rue Nicolas-Godin
